



DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 213 - FÉVRIER 2014 - 2,30 EUROS

Décès de Marie-Pierre Larrivé, rédactrice en chef du 18e du mois

(Page 2)

La culture, parent pauvre des élections

La municipalité a ouvert de nombreux espaces culturels prestigieux dans le 18e mais, dans les quartiers, les artistes déplorent la disparition de lieux de proximité. (Pages 3 à 5)

Roms, du bidonville à l'école (Page 7)



Expulsées une première fois de ce campement sous un pont de la Petite Ceinture, les familles ont rouvert ce mur de parpaing pour rebâtir leurs cabanes misérables sous cet abri.

Porte-Montmartre

La bibliothèque de la Sorbonne ouverte aux habitants

(Page 8)

La Chapelle

Voulez-vous danser le Lindy Hop ?

(Pages 10 et 11)

Tous artistes dans le camion des collégiens de Marx Dormoy

(Page 12)

Clignancourt

Des écoliers filment leurs parents immigrés

(Page 14)

Montmartre

Fripes branchées chez Vintage Désir

(Page 9)

Goutte d'Or

Ça manque de vert

(Page 15)

Simplon

L'insertion fait un carton

(Page 9)

L'UMP met Roxane Decorte sur la touche

(Page 6)

Histoire : un provençal à Montmartre

(Pages 16 et 17)



9 771259 030081

01 Jul 20 32713

Marie-Pierre Larrivé, rédactrice en chef du 18e du mois, s'en est allée

Marie-Pierre Larrivé, est décédée d'un cancer le lundi 6 janvier 2014. Depuis des années, elle ne comptait pas ses heures pour raconter la vie de cet arrondissement parisien et pour promouvoir, y compris sur les marchés, notre journal créé en 1994. Toute l'équipe du *18e du mois*, de nombreux habitants, élus et responsables associatifs sont dans la peine.

Marie-Pierre en hiver

Il y a quelques décennies et pas mal d'hivers, Marie-Pierre et moi étions conviées à déjeuner par la « bande à Spirou », journalistes et dessinateurs belges de la célèbre BD, de passage à Paris. Journaliste à l'éducation à l'AFP, elle était « Madame BD » de l'agence. Elle y avait créé la rubrique et était réputée pour ses tenues bohèmes, son franc-parler et son fichu caractère.

Il neigeait abondamment sur la capitale ce jour-là. Nous attendions en plaisantant au restaurant l'amie Marie-Pierre qui se faisait longuement désirer. Quand d'un coup, la porte s'ouvrit grand comme sous la poussée d'un géant, livrant au passage un lot de flocons couvrant Marie-Pierre, énergique et souriante, en robe légère et peau de mouton de bergère. Et chacun de découvrir sur son passage ses pieds nus glissés dans des tongs, exhibant ses ongles longs et peints, comme à son habitude, de couleurs assassines, lie-de-vein, noir, violet, bien avant « les Gothiques ». Reine de la provoc' elle était, reine de la provoc' elle demeure. Et on ne saurait l'imaginer autre.

Jacqueline Gamblin

L'amour, toujours l'amour

« Peace and Love. MPL » voilà comment Marie-Pierre avait pris l'habitude de terminer ses mails pour nous rappeler à l'ordre, soit sur le calendrier des réunions, soit sur un retard d'envoi d'articles, soit pour diffuser les derniers potins de l'arrondissement... Paix, oui paix. Marie-Pierre avait une sainte horreur des guerres, conflits, déflagrations qui embrasent notre planète à chaque coin du globe. Amour, oui amour du travail bien fait, Marie-

Pierre, amoureuse de belles lettres, d'une grande culture littéraire, ne laissait rien au hasard au cours de ses rédactions et de la construction de votre journal. Cette petite Dame nous manque et aujourd'hui tout est dépeuplé.

Michel Cyprien

Rigueur et obstination

Marie-Pierre, c'était un petit bout de femme pleine de vie, de rigueur et d'obstination. Elle venait régulièrement assister aux Conseils d'arrondissement, même les plus longs et les plus ennuyeux, s'intéressant à tout. Elle savait vous rappeler pour avoir des précisions sur tel ou tel sujet et il valait mieux lui répondre de façon claire... Avec Noël Monier, ils ont formé un couple bien soudé autour de cette idée que les Parisiens ont envie d'une information non engagée sur les problèmes quotidiens qu'ils rencontrent dans leur arrondissement, dans leur quartier... et ont su mobiliser les volontaires pour que *le 18e du Mois* – un des rares journaux d'information d'arrondissement à Paris – puisse vivre si longtemps. Salut Marie-Pierre et toutes mes amitiés à Noël !

Michel Neyreneuf

L'amour pour la Corse

Marie-Pierre était une grande journaliste. Elle était aussi, peu le savent, une artiste inventive et d'un humour pétillant. Elle a magnifiquement croqué les villages perchés de Balagne. Ses dessins disent l'amour qu'elle avait pour la Corse, ardente et secrète, rebelle et passionnée. Ses collages aussi sont de purs moments de poésie. Avec quelques journaux, quelques images, quelques mots, dans la tradition des surréalistes et des dadaïstes, elle nous transportait dans un univers parfois grinçant, mais toujours au cœur de l'humain. Elle nous mettait en joie. Adios, Adeu, Marie-Pierre ; je garde précieusement tes dessins. Dominique Delpirou

La curiosité en héritage

Un jour d'octobre 2013, dans le local du journal. Je viens rencontrer Marie-Pierre juste après mon élection à la présidence du CA des « Amis du 18e du mois », ayant « quitté » l'équipe voici une dizaine d'années. Je la sais engagée dans une bataille contre la maladie. Si ce n'est ce foulard cachant les effets des chimios, elle n'a pas vraiment changé, toujours intarissable. Elle parle de Noël Monier, son compagnon disparu depuis

peu, de leur passion pour le 18e, de leurs vacances sur leur terre d'adoption, la Corse. Et me raconte une anecdote que j'ignorais. Découvrant un festival de théâtre, voici 15 ans, dans un petit village de l'arrière-pays, elle s'était mise à écrire une dépêche qu'elle avait transmise à l'AFP. Précisons qu'elle était en vacances. « *J'ai besoin d'écrire tout le temps* », me confia-t-elle, parlant de sa seconde drogue après (ou avant) la cigarette. Elle était comme ça, insatiable en rencontres, en découvertes, sur l'île de Beauté comme dans le plus bel arrondissement. Quand je lui posai la question sur sa santé, elle eut cette réponse étonnante, mélange de mauvaise foi et d'extrême pudeur. « *Mais je vais très bien, Noël !* ». Tchao Marie-Pierre ! Nous allons soigneusement cultiver cette vertu que tu nous as léguée : la curiosité. Noël Bouttier

Une amoureuse du 18e

Elle a toujours eu à mon égard beaucoup d'encouragements et puis on a lutté contre une maladie commune (le cancer), ça a créé beaucoup de lien. J'avais beaucoup de respect pour elle et c'était réciproque. C'est une vraie amoureuse du 18e. Et quelle belle aventure, ce journal !

Roxane Decorte



© Christian Adnin

Élections municipales

Culture, attention travaux ! Et après ?

Depuis l'arrivée de la majorité socialiste en 2001, de nombreux lieux de culture ont vu le jour dans notre arrondissement. Ce bilan positif, à mettre au crédit de la majorité sortante, est partagé dans l'esprit par l'UMP. À gauche, par contre, EE-LV

dénonce l'institutionnalisation de la politique culturelle à Paris, et le Parti de gauche sa marchandisation. Car si construire des lieux d'échanges et d'exposition comble sans doute un déficit d'offre et d'image, est-ce l'unique voie pour mettre en

valeur le formidable potentiel de notre arrondissement en la matière ? *Le 18e du mois* a fait le tour des propositions des diverses.

Dossier réalisé par Stéphane Bardinet, Marie Déalessandri et Nadia Djabali



© Bruno Lemesle

Lors du débat sur la culture organisé par le Parti de gauche le 18 janvier au Lavoir moderne parisien.

la culture de Daniel Vaillant de 2001 à 2008. *L'objectif de la culture ce n'est pas que tout le monde ait sa salle en bas de chez soi.* » Surtout quand la gestion est déléguée à des opérateurs privés pour de longues décennies, comme le musée de Montmartre concédé à la Société Kléber-Rossillon pour 53 ans ou encore l'ancienne gare de Saint-Ouen pour laquelle la mairie vient de signer un bail de 30 ans avec le Hasard ludique.

« De fait, une vision très institutionnelle de la culture se développe, qui néglige l'animation culturelle, la création dans les quartiers, et tout ce qui relève d'une pratique vivante des arts et de la culture, poursuit Danielle Fournier. La part du budget à ce qui est innovant, l'enveloppe allouée à la politique de la ville ou à l'action culturelle de proximité est restée très faible ; le 18e arrondissement, riche de sa diversité culturelle, ne valorise pas assez les métissages dans sa politique culturelle. » Pour évoquer cette action culturelle de proximité, EE-LV souhaite voir se développer les événements de quartier et les festivals de musique, à l'instar des autres listes sur ce dernier point. Par ailleurs, EE-LV veut laisser la place aux initiatives locales pour faire de « l'art dans la ville », un art vivant et non officiel.

Depuis dix ans, le plus marquant pour le 18e en matière de culture tient dans l'ouverture ou la réhabilitation de nombreux lieux : l'Institut des cultures d'islam, le centre Barbara, les Trois Baudets, la Halle de spectacle Pajol, le Cent-Quatre, le BAL, trois nouvelles bibliothèques (à la Halle Pajol, à la porte Montmartre et à La Chapelle).

Pour l'équipe sortante, le bilan ne s'arrête pas là. Carine Rolland, adjointe au maire chargée de la culture, met aussi en avant l'engagement culturel de proximité. « La dotation à l'animation culturelle de proximité, mise en place par Bertrand Delanoë dès son premier mandat, apporte 1 € par an et par habitant pour chaque arrondissement. Avec 200 000 € par an, la mairie du 18e a ainsi pu financer six cents projets culturels de proximité depuis 2006. » Le tout en essayant de conserver un équilibre entre les quartiers et les activités. « Spontanément beaucoup de projets tournent autour du théâtre et du chant mais il existe d'autres disciplines à valoriser pour créer un lien culturel tels que les spectacles d'arts de la rue, la danse ou les arts plastiques », ajoute Carine Rolland. La mairie du 18e insiste éga-

lement sur le travail avec les écoles pour éveiller les jeunes générations aux arts.

Pour la prochaine mandature, Éric Lejoindre, candidat du PS du 18e et actuel premier adjoint au maire, prévoit de creuser le sillon tracé entre cette approche locale et le niveau parisien. Mais surtout pour construire encore des nouveaux lieux : « Beaucoup d'équipements ont été mis en place durant la précédente mandature mais nous devons continuer, je veux qu'on installe dans le 18e une antenne de la Maison des pratiques artistiques amateurs, a priori sur Chapelle International. La rénovation du conservatoire de la rue Baudelique est l'autre chantier important sur lequel nous devons nous engager. »

Des espaces pour les créateurs

Du côté de la droite, le discours n'est pas très offensif, façon en creux de donner du crédit au travail effectué jusqu'ici. « J'ai soutenu comme élu l'ouverture des nouveaux lieux de création », rappelle Pierre-Yves Bournazel, candidat de l'UMP et élu du 18e. Outre l'agrandissement du conservatoire, M. Bournazel souhaite l'ouverture d'un cinéma à la porte

Montmartre et la création d'un Pass culture pour faciliter l'accès aux spectacles, tandis que la mairie deviendrait la plateforme principale d'information du public.

Diversité des publics

Les projets socialiste, UMP, et EE-LV par ailleurs, partagent la même volonté de faciliter l'accès d'espaces de travail aux créateurs, à l'image de la danse et des arts de rue au Cent-Quatre pour le PS ou, comme le propose M. Bournazel, « de créer aux portes de Paris des scènes ouvertes et des lieux répétition comme au centre Barbara. » Enfin, dans l'idée de rapprocher les services culturels des attentes des citoyens, les candidats proposent d'assouplir les horaires des bibliothèques et d'instaurer une nocturne par semaine.

Cette politique d'ouverture de salles risque de se poursuivre. Pourtant, si elle améliore l'image de l'arrondissement, elle attire aussi les critiques qui pointent une institutionnalisation de la culture au détriment des structures indépendantes.

« Arrêtons de construire, s'exclame Danielle Fournier, conseillère de Paris EE-LV et ancienne adjointe à

Parent pauvre

Quelles seront les orientations de la future majorité en matière culturelle ? En ces temps de crise et de restrictions budgétaires, la culture pourrait bien être le parent pauvre des municipales 2014. Et la question d'une offre culturelle indépendante laissée à la loi du marché immobilier... Ainsi, après la disparition de l'école de Jazz du CIM et du centre culturel Saraaba, les menaces qui pèsent sur le théâtre de Verre, le Lavoir moderne parisien ou les Rencontres internationales de danse contemporaine pose avec acuité la question de l'existence d'une culture indépendante et soutenue. La diminution des dotations aux associations, la part grandissante des partenariats avec de grandes institutions ou des structures privées pour assurer le fonctionnement des lieux prestigieux annoncent-elles un virage vers une culture « médiatique » plutôt que d'encourager la soif de création et l'appétit culturel des habitants ?

Stéphane Bardinet

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris.
Tél. : 01 42 59 34 10.

18dumois@gmail.com

twitter : @le18edumois

Site : <http://18dumois.info>

Une permanence est assurée au local du 18e du mois les mardi et vendredi de 10 h à 12 h et de 15 h à 18 h.

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Mary Adams, Annick Amar, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinet, Anne Bayley, Fabrice Benoist, Chantal Bizzini, Edith Canestrier, Virginie Charadin, Djimmy Chatelain, Tessa Chéry, Michel Cyprien, Marie Déalessandri, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Angela Gosmann, Catherine Halpern, Françoise Hamers, Fouad Houiche, Annie Katz, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Mounoury, Céline Mouzon Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Jean-Louis Saux, Robert Sebbag, Pierrick Yvon.

● **Rédaction en chef** : Marie-Odile Fargier.

● **Secrétaire général de rédaction** : Nadia Djabali.

● **Bureau de l'association** : Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe.

● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

● **Fondateurs** : Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

● **Ancienne rédactrice en chef** : Marie-Pierre Larrivé.

Le bulletin d'abonnement est en page 13.

RETROUVEZ
le 18e du mois
sur les réseaux sociaux



Taper facebook +
Le 18e du mois



twitter :
@le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

Dossier culture

Eric Lejoindre : « Personne ne doit être exclu du domaine culturel »

Carine Rolland, adjointe au maire chargée de la culture, et Eric Lejoindre, premier adjoint de Daniel Vaillant et candidat PS à la mairie du 18e, reviennent sur les réalisations et les perspectives culturelles à deux mois des élections municipales.

© Fabrice Benoist

C'est dans un bureau submergé par le courrier que Carine Rolland revient sur son action en tant qu'adjointe de Daniel Vaillant chargée de la culture. Pour elle comme pour Eric Lejoindre, l'élément principal du mandat passé comme de celui éventuellement à venir est de travailler dans la proximité, via la dotation à l'animation culturelle de proximité (voir l'article page 5). Carine Rolland s'est efforcée de valoriser les initiatives en milieu scolaire. « Comme l'école, la culture fait partie d'une forme d'ouverture extrêmement importante. C'est un créateur de lien essentiel. » Toutefois, sa volonté de travailler main dans la main avec l'éducation nationale a été mise à mal par la réforme des rythmes scolaires. Eric Lejoindre, de son côté, rappelle que de beaux projets ont été créés durant le mandat, notamment des résidences artistiques de longue durée comme à l'école Pierre Budin à la Goutte d'Or.

Faire entrer l'art dans la rue

Parmi les projets financés par cette dotation culturelle, beaucoup de théâtre et de chant, mais Carine Rolland aimerait pouvoir valoriser d'autres formes d'expression artistique en particulier les arts de la rue : « Il faut faire entrer l'art dans l'espace public et aller vers les habitants. » Mais la dotation culturelle de proximité « est un dispositif où on ne peut pas forcer les gens », souligne-t-elle.

Une réflexion qu'elle se fait également concernant la répartition des projets sur l'arrondissement. « Quand une association vient soumettre une idée, des engagements ont parfois déjà été pris avec un partenaire : c'est très important de respecter le maillage. » Les efforts de l'équipe chargée de la culture ont consisté à répartir les projets au mieux, notamment dans les quartiers où le tissu associatif est moins construit : la Chapelle, la porte Montmartre, Amiraux Simplon.

Cette dotation a surtout servi à soutenir le festival *Musiques et Jardins*



Les petits violonistes de l'école élémentaire de la rue du Simplon.

(rebaptisé *Rhizomes* en 2012) qui a lieu dans les espaces verts du 18e tous les étés. Carine Rolland s'explique : « Nous voulons en faire un symbole fort de notre action culturelle ». Mais l'adjointe réfute l'idée d'une « culture événementielle » : « L'écueil dans lequel on n'a jamais voulu tomber, c'est de ne faire que du très ponctuel. »

Manque d'espace de diffusion

Le développement des pratiques artistiques amateurs est également un point majeur du programme. « Nous manquons d'espaces de diffusion », explique Carine Rolland, d'où l'ouverture d'une salle de spectacle de 280 places à la Halle Pajol, dédiée aux amateurs. Dans la même veine, le nouveau quartier de Chapelle International devrait accueillir une Maison des pratiques artistiques amateurs où des artistes pourront répéter, créer, échanger.

« La rénovation du conservatoire est l'autre chantier important sur lequel il faut qu'on s'engage, complète Eric Lejoindre. Beaucoup d'équipements ont été mis en place durant la précédente mandature mais on doit continuer ». Les Trois Bau-

dets, l'Institut des cultures d'islam, le Louxor, la rénovation du musée de Montmartre : autant de lieux mis en avant par Carine Rolland pour illustrer les actions de la mandature. Sans parler de la résurrection de la gare de Saint-Ouen d'ici fin 2015. Quant à la menace qui pèse sur le Lavoisier moderne parisien, Carine Rolland rappelle que « ce n'est pas un lieu municipal. » « Nous défendons beaucoup sa vocation artistique et il a toujours été clairement dit que la Ville ferait en sorte de faire jouer tous les moyens légaux pour que le LMP reste une salle de spectacle vivant, affirme-t-elle.

« Je pense qu'aujourd'hui il y a beaucoup de lieux bien identifiés, mais ce qu'attendent les habitants maintenant, ce sont des lieux avec des facilités d'accès », martèle Carine Rolland. Des propos qui font échos à ceux d'Eric Lejoindre : « Je veux faire en sorte que tous les habitants, quelle que soit leur situation, puissent avoir accès à la culture, en planchant par exemple sur des horaires élargis pour les bibliothèques municipales. Personne ne doit se sentir exclu du domaine culturel. »

Marie Déalessandri

Municipales : débat entre les têtes de liste

Vendredi 21 février, 20 heures
à la Maison verte,
(127 rue Marcadet)

Le 18e du mois et la Ligue des droits de l'homme du 18e organisent un débat entre les têtes de liste pour le scrutin municipal. Démocratie locale, lutte contre les exclusions, soutien à la vie associative, enjeux environnementaux... que proposent les candidats ? Débat ouvert à tous.

Entretien avec Danièle Atala « Il faudrait créer des petits pôles dans les quartiers plutôt que de privilégier les gros établissements »

Danièle Atala est tête de liste du Front de gauche dans le 18e. Plasticienne, elle est également co-responsable de la commission culture du Parti de Gauche et animatrice du Front de gauche de la culture

Quelle place donnez-vous à la culture dans votre programme politique ?

Au-delà de l'éternel débat entre culture « populaire » et culture « élitiste », nous pensons au Front de gauche que la culture est la condition du politique. La culture est un creuset dans lequel se forment les personnalités. C'est grâce à elle que, dès l'enfance, on acquiert des codes, on apprend à exprimer ou non nos sentiments, nos émotions. Ce sont ces codes qui nous permettent d'aller au-devant de l'autre.

Inventer et créer nous donne la possibilité de transformer les choses. Si cette capacité de voir les choses autrement n'est pas prodiguée dès l'école, dès la petite enfance, on se retrouve avec du communautarisme, du repli et de l'agressivité. Or, nous faisons le constat malheureux que le modèle que l'on nous propose est une culture de consommation, de profit, qui amène les gens à ne plus accepter la différence.

Pourquoi avez-vous organisé votre débat sur la culture au Lavoir moderne parisien ?

Le Lavoir se situe à la Goutte d'Or, dans une zone de sécurité prioritaire. Il fonctionne actuellement sous forme de squat. L'immeuble a été racheté par un promoteur immobilier dont le siège se trouve au Luxembourg malgré la détermination des élus du Front de Gauche au Conseil de Paris à préempter ce lieu. Néanmoins un vœu porté par Danielle Simonnet a été adopté en décembre pour y maintenir de l'activité culturelle.

Pourtant de nombreux lieux ont été construits

Oui, mais il s'agit d'opérations vitrines. Ces établissements se situent toujours à la périphérie du 18e, comme le centre Barbara, les Trois-Baudets ou le Bal. Il s'agit de lieux prestigieux qui portent trop souvent une culture « bankable »⁽¹⁾ qui n'a rien à voir avec la culture de la rue ni avec celle des riverains.

Concernant l'Institut des cultures d'islam, notre principe est le respect de la laïcité. Néanmoins, il y avait un problème de lieu de culte et de prière dans la rue dans le quartier. Il fallait régler cela. Mais devait-il y avoir deux établissements dédiés à l'islam ? Des espaces multiculturels comme réponse au communautarisme étaient préférables. Ceci dit cela ne remet pas en cause les programmations de l'ICI. Par exemple l'exposition de Martin Parr était de grande qualité.

Le Lavoir moderne parisien n'est pas le seul lieu menacé dans le 18e...

Il y a un véritable vivier d'acteurs



© Christian Adnin

culturels dans l'arrondissement et des initiatives très intéressantes comme le théâtre de Verre. Ce dernier est menacé il risque de perdre ses locaux et ce n'est pas normal qu'il soit dans cette précarité. Qu'on utilise de façon éphémère des lieux qui vont être démolis pour en faire des lieux de culture, c'est bien. Mais je dis non lorsqu'on laisse ces gens-là sans savoir ce qu'ils vont devenir un ou deux mois avant la fermeture. Jusqu'à présent les propositions faites au Théâtre de Verre sont inacceptables. Aucun responsable politique ne s'est déplacé pour voir ces artistes et leurs pratiques au quotidien

Vous êtes plutôt sévère avec la municipalité

On ne peut pas se permettre d'avoir en main une municipalité de plus de 200 000 habitants sans une vision de ses quartiers et de leur réalité. Une vision à construire en associant la population et, parmi elle, les artistes.

La Ville de Paris ne consacre que 6 % de son budget à la culture. Elle est en pourcentage la dernière parmi les grandes villes de France. Douze gros équipements culturels raflent plus de 70 % de ce budget. Il faudrait créer des petits pôles dans les quartiers plutôt que de privilégier gros établissements.

Il n'y a pas suffisamment de conservatoires municipaux. Les listes d'attente y sont très longues. Et cela ne risque pas de s'arranger. En 2013, 25 % de leur budget a été rogné. Cette année ce sera 30 %.

Nathalie Kosciusko-Morizet et Anne Hidalgo et préconisent l'ouverture des bibliothèques le dimanche et en soirée. Il faudrait d'abord pouvoir les ouvrir en semaine. Certaines bibliothèques ne peuvent même pas ouvrir parce qu'il n'y a pas suffisamment de chauffage comme en 2012 à la bibliothèque de Clignancourt. Et le personnel n'arrive plus à faire le travail parce que la Ville ne réembauche pas les bibliothécaires qui pourtant font de la médiation culturelle.

Vous êtes plasticienne. À quelles difficultés avez-vous été confrontée ?

À la précarité, celle de ne pas pouvoir vivre de ma pratique. La plupart des artistes plasticiens exposent sans être rémunérés. Au mieux on va leur demander de payer leur catalogue quand on ne leur demande pas de payer le lieu en y ajoutant un pourcentage sur leurs ventes éventuelles. C'est pour cela que nous insistons sur la mise en application du droit de présentation défini par la loi du 11 mars 1957. Cette loi prévoit une rémunération pour les auteurs, et donc pour les artistes plasticiens, lorsque leurs œuvres sont présentées au public. Quant à la politique d'attribution des ateliers d'artistes, elle reste très problématique et opaque.

Propos recueillis par Nadia Djabali

1. Anglicisme signifiant « susceptible de rapporter de l'argent ».

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, d'expositions et manifestations, communiquées par des associations ou organismes divers.

■ Lundi 3 février Conseil d'arrondissement

Dernier conseil d'arrondissement de la mandature en salle des mariages, à 18h30 à la mairie.

■ Dimanche 2 février Concert à Saint-Paul

Concert en l'église luthérienne Saint-Paul-de-Montmartre (90, boulevard Barbès) à 17 h, par l'Orchestre symphonique Les concerts d'Athalie (dirigé par Léonard Ganvert) : œuvres de Franz Schubert et Johann Strauss. Entrée et participation libres. Rens. : 01 42 23 13 06 et <http://lesconcertsdathalie.free.fr>

■ Mercredi 5 février Café associatif

Café associatif de la Goutte d'Or à 18 h 30, salle Saint-Bruno. Échanges entre les associations du quartier sur leur actualité. Ce premier Café associatif préparera le prochain forum local des associations.

■ Jeudi 6 février Atelier d'écriture

La Ruche des arts organise un atelier d'écriture de 20 h à 22 h sur le thème « espace-temps » à la Maison des associations, 15 passage Ramey.

■ Vendredi 7 février Université populaire

Début du cycle consacré aux laïcités par l'Université populaire du 18e à 20 h 15 aux Ateliers Francœur (26, rue Francœur). Programme complet sur www.up18.org

■ Vendredi 7 février La cuisine de la Renaissance

Dîner conférence à la brasserie L'Olive « L'art culinaire de la Renaissance ». D'après les recettes de Bartolomeo Scappi, un repas digne des Médicis ! Présentations par un historien, un archéologue cuisinier, une romancière, un mécanicien horloger (pour un tournebroche imaginé par Léonard de Vinci !). 8 rue l'Olive à 20h. 30€. Réservation à la brasserie ou sur lepotcommun.fr

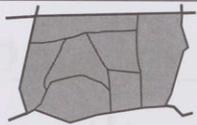
■ Vendredi 7 février et samedi 8 février Théâtre à Bretonneau

Par la jeune Compagnie Premières Fontes (issue de la 72e promotion de l'ENSATT de Lyon (École nationale des métiers du théâtre, anciennement rue Blanche). Vendredi 7 février à 19h30 et samedi 8 février à 20h. Réservation : 01 53 11 18 05 ou sylvie.madec@brt.aphp.fr

■ Samedi 8 février Atelier Fanzine

Atelier Fanzine toi-même de 13 h 30 à 18 h à la librairie La Rue, 10 rue Robert-Planquette, avec l'UDoduF, SuperCodex, La Choriza et Eja : tout

(Suite de l'agenda page 6)



(Suite de la page 5)

pour faire son propre fanzine ! Infokiosque sur place. Libre participation aux frais. Places limitées. Réservation : <http://bibliotheque-larue.over-blog.com/>

■ Dimanche 9 février Concert à Saint-Bernard

Concert à l'église Saint-Bernard de la Chapelle, rue Affre, à 16 h 30 par les élèves de la classe d'orgue de l'Atelier des Trois Tambours, avec des élèves des classes de flûte et de harpe, ainsi qu'un ensemble de trompettes. Entrée libre.

■ Mercredi 12 février Goutte d'Or & Vous

Comité de rédaction Goutte d'Or & Vous à 18 h 30. Associations et habitants participent au choix des sujets pour le site internet de quartier. Rens. : mgillet@sallesaintbruno.org

■ Mercredi 12 février Au Bab'ilo

Scène ouverte de 19 h à 21 h, organisée par La Ruche des arts sur le thème « espace-temps ». Pendant l'heure suivante, carte blanche à Anne France accompagnée d'un accordéoniste. Entrée libre.

■ Vendredi 14 février Forum pour l'emploi

Onzième édition du Forum pour l'emploi, de 9 h à 13 h. Il est organisé par la mairie du 18e en partenariat avec les acteurs de l'emploi. Plus de cinquante entreprises seront présentes, ainsi que des organismes de formation pour informer et conseiller les demandeurs d'emploi.

■ Mercredi 19 février Apéro TIC

Apéro TIC à 18 h 30, salle Saint Bruno sur le thème « accès au et par le numérique : comment les TIC facilitent la vie quotidienne de certains en restant difficilement accessibles à d'autres ? ». Intervention prévue d'un contributeur au rapport 2013 du Conseil national du numérique. ■

La colère de Mohamed Ghannem, conseiller d'arrondissement (liste UMP)

Le docteur Ghannem vient de nous transmettre un courrier trop long pour être publié *in extenso* dans ce numéro. Nous en avons tiré les idées-forces :

Conseiller d'arrondissement dans le 18e, élu sur la liste UMP, société civile, je n'adhère à aucun parti politique et ce ne sont pas les récents événements de constitution de liste qui vont m'inciter à le faire », écrit-il. Mohamed Ghannem s'insurge contre les parachutages dans le cadre d'une élection locale, notamment à l'UMP. Ces parachutages bafouent la démocratie locale et la démocratie militante. « C'est tout simplement scandaleux. C'est un mépris pour les adhérents et les électeurs. Que l'on ne me fasse pas croire que l'on n'a pas été capable de trouver parmi les

200 000 habitants de notre arrondissement des candidats ou candidates engagés, proches du terrain et capables de défendre et d'améliorer la vie quotidienne de nos concitoyens. Surtout lorsque ces parachutés sont en position éligible. » Les parachutages sont contre-productifs et tendent à démontrer que les choix de nos politiques sont plus ancrés sur la suite de leur carrière que sur le bien-être de la population. « J'ai l'impression que tous les choix faits ces dernières années par l'UMP sont une forme de laboratoire de recherche du bon candidat dans le 18e !!! Je m'élève contre cette forme de discrimination. La politique, dit-on, n'a ni odeur, ni couleur, désormais pour moi, telle qu'elle est pratiquée au plan local, elle est sombre et nauséabonde. » ■

La disgrâce de Roxane Decorte : « NKM m'a dit : je vais te jeter aux chiens »

Elle est amère. Depuis que Nathalie Kosciusko-Morizet l'a appelée, le 1er janvier, pour lui dire qu'elle perdait la – bonne – place de numéro 2 sur la liste UMP dans le 18e, Roxane Decorte, tête de file de la droite depuis une décennie à La Chapelle, ne décolère pas et veut se présenter coûte que coûte contre son propre parti.

Roxane Decorte a appris sa disgrâce le 1er janvier à 18 h 52. La voilà sortie de la liste UMP, où elle occupait derrière Pierre-Yves Bournazel une deuxième place qui lui aurait valu un poste de conseiller de Paris. « On te propose un job mieux rémunéré à l'Hôtel de Ville après la campagne », lui aurait dit Nathalie Kosciusko-Morizet, ancienne ministre de Nicolas Sarkozy et candidate UMP dans la capitale. L'ancienne protégée de feu Philippe Séguin s'est sentie trahie : « J'étais pour elle dès le début de la primaire. J'ai joué le jeu dès le départ. Pendant la primaire, j'ai effectué cinq déplacements avec NKM. J'ai fait voter 819 personnes dans le 18e pour elle. En décembre, j'ai fait du porte-à-porte pour Pierre-Yves Bournazel. »

Victime collatérale de l'union ?

Premier motif de ce débarquement : l'accord avec l'UDI imposant d'intégrer des centristes, lesquels récupèrent les places 2 et 4 sur la liste de l'actuelle opposition municipale. Roxane Decorte dénonce là un double parachutage. « Ce sont des personnalités hors sol. Or on veut des gens de proximité. Fadila Mehal



Au temps de l'amitié, Roxane Decorte, Pierre-Yves Bournazel et NKM au square Léon.

a changé trois fois d'arrondissement en trois semaines ! On parle d'un conseiller municipal qui a proposé ses services à Daniel Vaillant. Quand on met en numéros 2 et 4 des personnes qui ont fait campagne pour François Hollande, est-ce qu'on ne fait pas le jeu du Front national ? » Critiquant « le remaniement permanent », Roxane Decorte, figure du quartier de La Chapelle, qu'elle habite depuis toujours, met en avant sa fibre locale : « Moi, je suis née dans le 18e, à la clinique Ordener. Je suis conseillère de Paris depuis 2001. »

La condamnation, une bonne excuse ?

Face au refus de l'élu de se soumettre, l'équipe de NKM a sorti l'arme de sa condamnation en justice. « Elle m'a dit : je vais te jeter aux chiens si tu n'acceptes pas. J'ai pensé à Bérégovoy », affirme Roxane Decorte, condamnée en juillet 2011 pour abus de confiance. Elle sort la photocopie d'un chèque signé de sa main : 32 300 euros. Le montant qu'elle avait initialement perçu sur cinq ans de l'AMA 18, une association qui recrute des auxiliaires de vie pour les personnes âgées. « Le directeur est parti, c'était un travail trop lourd. J'ai fait le job à sa place. C'est une erreur administrative : il n'y a pas eu de délibération du conseil d'administration de l'AMA 18. Je ne savais pas. Il n'y a pas eu une plainte, pas un euro détourné. J'ai été condamnée et j'ai payé, j'ai réparé. »

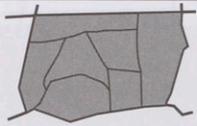
NKM avance n'avoir rien su avant

pour justifier cette éviction tardive. Mensonge, répond la dissidente, qui s'estime victime d'une « campagne diffamatoire, matin, midi et soir ». Elle montre sur son téléphone un SMS qu'elle dit avoir reçu de l'ex-maire de Longjumeau avant leur brouille : « Mets au point ta défense ». Roxane Decorte est furieuse. « Elle connaissait tout le dossier depuis février 2013. Jean-François Copé et François Fillon le savaient avant même les législatives de 2012. J'ai eu ce signalement de Tracfin (le service de renseignements du ministère des Finances) quand ma famille politique était au pouvoir. » Selon Roxane Decorte, NKM avait travaillé la formule : « Je ne proposerai pas de personnalité sous le coup de condamnation judiciaire importante », pour son cas notamment.

Ira-t-elle jusqu'au bout ?

Déterminée, malgré « énormément de pressions, d'appels quotidiens pour que je ne fasse pas de liste », Roxane Decorte ne semble pourtant pas certaine d'aller jusqu'au bout, faute de moyens et de soutiens. Heureuse d'avoir reçu « 219 appels » de soutien, elle compte tâter le terrain jusqu'au dépôt des listes, qui court du 17 février au 6 mars. « Si les habitants souscrivent à ma démarche, je serai candidate. Si j'ai mille habitants qui me disent oui, j'y vais. » Et dans ce cas, que se passera-t-il au second tour ? « Je n'en sais rien, tout dépendra du résultat. On verra ce qui se passera. »

Pierrick Yvon



David, Speranta, Narcisa-Elena, et Bianca : l'école pour une vie meilleure

Que les enfants aillent à l'école. C'est le projet de tout parent. Celui aussi de Petrica et Doïna, une famille rom qui vit dans un bidonville, porte de la Chapelle. Mais, pour eux, rien n'est simple.

Le bidonville est discret. Un alignement de bicoques de planches aux teintes délavées que de rares rideaux en dentelle tentent d'égayer. Un flot continu de voitures circule à quelques mètres de là : la porte de la Chapelle est toute proche. Des enfants discutent tranquillement malgré le bruit des moteurs renforcé par celui du passage des trains. C'est là que vivent une quarantaine de familles rom de Roumanie. C'est là que vit Petrica⁽¹⁾ et sa famille.

Ce père de 29 ans partage sa vie avec Doïna, avec qui il caresse l'idée de se marier. Le couple élève cinq enfants : David, 9 ans, deux jolies jumelles de sept ans, Speranta et Narcisa-Elena. Et puis il y a Bianca, 5 ans, et enfin Arman venu au monde il y a treize mois à l'hôpital Lari-boisière. « *Aujourd'hui, j'habite sous le pont avec d'autres Roumains. C'est difficile pour les enfants. Mais maintenant nous devons rester parce que nos enfants vont à l'école.* »

Pas de RIB, pas d'école

Scolariser ses enfants n'est pas une mince affaire quand on habite dans un bidonville. Cela se complique si les parents ne sont pas allés à l'école eux-mêmes. Rares, ici, sont les familles qui savent qu'elles ont le droit et même l'obligation de scolariser leurs enfants à partir de 6 ans.

Petrica, lui, a étudié jusqu'à la 6^e et souhaitait que ses enfants aillent à l'école. « *Pour qu'ils aient une vie meilleure, espère-t-il. Je suis passé trois fois à la mairie, mais on m'a répondu que comme je n'avais pas de domicile je ne pouvais pas.* »

Difficile pour la plupart des Roumains de fournir un justificatif de domicile. Il faut soit un relevé d'identité bancaire qui mentionne une adresse, soit un document fiscal. Or, ouvrir un compte à La Poste relève de la gageure. La pièce d'identité roumaine est la seule à ne pas y être acceptée parce qu'elle ne comporte pas de signature. Les Roumains peuvent présenter un passeport mais la plupart



De gauche à droite : Speranta, Narcisa-Elena et David avec leur père à la sortie de l'école.

d'entre eux quittent leur pays d'origine avec un passeport valable un an, bien moins onéreux que les passeports valables cinq ans. Résultat, le document a très rapidement dépassé sa date de validité. Donc, pas de compte à La Poste, pas de RIB, pas de justificatif de domicile, et... pas d'école pour les enfants.

Effondré devant le refus de la mairie, Petrica se tourne vers M. Thibaut (c'est ainsi que Petrica l'appelle), un voisin qui remue ciel et terre pour aider la famille. Ce dernier s'est adressé à la section locale de la Ligue des droits de l'Homme (LDH), déjà en pourparlers avec la mairie du 18e pour faire valoir le droit à la scolarisation des enfants roms. Car la seule obligation légale qu'ont les familles est la vaccination. Une absence d'adresse n'est pas un critère légal de refus.

La mairie du 18e a fait circuler l'information à tout le personnel administratif et a ainsi mis de l'huile dans les rouages. Dix enfants ont pu être inscrits depuis la rentrée.

Piscine pour la première fois

David, Speranta, Narcisa-Elena et Bianca sont devenus écoliers un matin de novembre 2013. Pour fêter ça, M. Thibaut et sa femme ont offert cartables et fournitures : « *Pour que les enfants aient l'impression de faire une rentrée comme tous les autres.* ». La LDH a donné son adresse pour faci-

ter les échanges de courrier entre école, mairie, caisse des écoles et la famille. « *Les matins d'école, je réveille les enfants à 6 h et je chauffe de l'eau pour les laver, confie Petrica. L'eau, on la récupère à la station d'essence ou dans un square. Les restos du cœur nous donnent du lait deux fois par semaine. Et moi, j'ai acheté du chocolat...* »

Pour la cantine, le père de famille a fait une déclaration sur l'honneur de ses revenus. « *Mais cela ne règle pas pour autant la question du paiement de la cantine, prévient M. Thibaut. Cette question ne fait que s'ajouter à la longue liste des problèmes quotidiens qui rendent urgent une prise en charge des habitants par une assistance sociale.* »

Petrica veille à ce que ses enfants fassent leurs devoirs en sortant de l'école. Ce n'est pas simple mais depuis quelques jours le bidonville a de la lumière. « *Hier matin, j'ai croisé Doïna, elle avait une mine des mauvais jours, raconte M. Thibaut. En fait, elle avait passé la nuit à chasser les rats pour qu'ils ne mordent pas les enfants. L'une des petites filles qui va à l'école n'avait pas dormi non plus parce qu'elle était morte de trouille.* »

Les jumelles vont à la piscine avec leur classe. Elles n'y avaient jamais mis les pieds auparavant. Quant à David, il devra encore patienter, sa classe n'a pas de créneau cette année.

Petrica souhaite trouver un travail sur les marchés ou dans une société de nettoyage. Tant que les enfants n'étaient pas à l'école, c'était compliqué. Maintenant il peut le faire. Depuis le 1^{er} janvier, les Roumains n'ont plus de restrictions s'ils veulent travailler. Auparavant, ils avaient une liste limitée d'emplois auxquels ils pouvaient accéder avec des conditions d'embauche très dissuasives pour les employeurs.

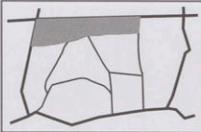
Thibaut essaie de convaincre Doïna d'aller à « l'école des parents » pour apprendre à parler français. Mais elle est intimidée, n'ose pas y aller, et puis il y a le bébé... et elle doit aller chercher ses enfants...

Faire et défaire

Le bidonville risque d'être démantelé mi février... un autre bidonville s'installera certainement un peu plus loin. « *C'est complètement stérile, soupire Thibaut. Ces démantèlements ne font que déplacer les populations. Pire, elles les privent du peu qu'elles ont.* » Lors de ces évacuations, les pouvoirs publics proposent des chambres d'hôtel pour quelques semaines aux familles. Mais ces hébergements sont la plupart du temps situés en lointaine banlieue. Et tout le travail pour scolariser des enfants est à refaire.

Nadia Djabali

1. Le nom de cette famille n'est pas mentionné par souci de discrétion.



Révolution numérique au restaurant du lycée Belliard

Au «Paprika», les apprentis gèrent le service du restaurant à la tablette. Leur logiciel ? l'Addition.



© Mary Adams

Commande, service, facture... les jeunes serveurs ont l'œil grâce à leur tablette.

Passer une commande qui arrive directement en cuisine, réclamer silencieusement la suite d'une table, voir au fur et à mesure l'évolution du service et l'avancement de

chaque commande, savoir quelle table sera bientôt libre pour de nouveaux clients, effectuer une facturation, tout cela grâce à une simple tablette légère et maniable. Depuis fin janvier, les

élèves et apprentis du lycée et CFA hôtelier Belliard sont les premiers en France à bénéficier d'une quinzaine de tablettes tactiles équipées des logiciels de l'Addition. Cette application française de caisse enregistreuse mobile et tactile sur iPad dispose également de plusieurs autres fonctions qui en font une véritable plateforme multimedia assurant une meilleure gestion et une meilleure communication auprès des clients.

L'iPad, outil idéal

Cette solution numérique a été imaginée par d'anciens étudiants de l'École de commerce de Tours et créée par adStellam, une société basée à Paris, Tours et Bordeaux.

Plus de 80 restaurateurs en France se servent de l'Addition depuis son lancement en mai 2013. Parmi eux, le restaurant Paprika de Belliard. « Le métier de restaurateur a beaucoup

évolué depuis quelques années ; aujourd'hui un restaurant doit savoir maîtriser sa présence sur internet », explique Pascal Wolf, chef des travaux du CFA Belliard. « L'iPad est aussi l'outil idéal pour gérer cette présence web : prendre une photo, la poster sur la page facebook du restaurant, envoyer un email ou un SMS à ses clients, tout est possible grâce aux tablettes tactiles. » D'où l'intérêt de former les étudiants à ces techniques à forte valeur ajoutée pour leurs futurs employeurs.

« L'application s'inscrit bien dans le programme de formation et d'enseignement des élèves et des futurs restaurateurs », indique Christophe Millot, l'un des associés fondateurs de ce système. L'objectif est d'apporter de la mobilité à l'un des métiers qui en a le plus besoin. Elle cadre avec la réalité de la restauration, où les serveurs courent toute la journée d'une table à l'autre, de la cuisine à la terrasse. »

Mary Adams

□ Restaurant Paprika du CFA et lycée Belliard, 135 rue Belliard. Réservations uniquement par téléphone : 01 40 25 93 71.

La bibliothèque de Paris IV-Sorbonne en accès libre

On peut désormais se rendre à la bibliothèque de la Sorbonne Clignancourt et y emprunter livres et portables.

L'information est jusqu'à présent passée relativement inaperçue : les habitants du 18e arrondissement peuvent accéder gratuitement depuis le mois de juin à la bibliothèque flambant neuve du centre Clignancourt, l'un des quinze sites de l'université Paris IV-Sorbonne. Le campus, qui a été inauguré en septembre 2013 après d'importants travaux de réhabilitation réalisés dans le cadre d'un partenariat public privé, comprend désormais – outre les salles de cours – un auditorium, un jardin extérieur et des équipements sportifs accessibles aux personnes en fauteuil roulant. Il accueille essentiellement des étudiants de licence en musicologie, géographie, histoire ou encore anglais. Située à deux pas des puces de Saint-Ouen, au 2 rue Francis-de-Croisset, la bibliothèque de 4 500 m² propose notamment des journaux et des romans étrangers, des ouvrages de sciences humaines et sociales, de musicologie mais aussi des guides pour la vie quotidienne (comment rédiger un CV ou un courrier admi-

nistratif, se préparer à un entretien de recrutement ou à un concours, etc.).

Les habitants du quartier doivent simplement remplir un formulaire en ligne pour obtenir une carte gratuite qui leur permettra d'accéder au centre universitaire (du lundi au vendredi, de 9 h à 19 h et le samedi matin). Pour emprunter des ouvrages, toutefois, il faut payer un forfait annuel de 34 euros. En outre, les lecteurs inscrits peuvent emprunter un ordinateur portable pour un usage sur place pendant une journée.

4 500 m²

Cette nouvelle bibliothèque – à ne pas confondre avec la bibliothèque municipale Clignancourt située derrière la mairie et rebaptisée récemment Robert-Sabatier – remplace celle qui était située sur le site universitaire Championnet-Sorbonne depuis 2001, mais qui était bien plus exiguë. Elle accueillait déjà des publics non étudiants. Environ 350 personnes s'étaient inscrites pour emprunter des livres, signale Sophie Daix, responsable de la bibliothèque. Lors du

déménagement, qui a eu lieu au printemps 2013, l'ensemble du mobilier du site a été donné par l'université à des associations du 18e (tables, chaises, bureaux, meubles, étagères).

Les associations aussi

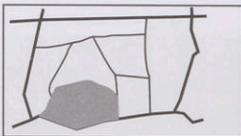
Par ailleurs, les associations du 18e peuvent faire des demandes pour utiliser – de manière ponctuelle – l'auditorium de 500 places dans les horaires d'ouverture du site (8 h à 21 h 30 du lundi au vendredi, et 19 h 30 le samedi). C'est là que répètent le chœur et l'orchestre de Sorbonne universités (Paris-Sorbonne, Pierre-et-Marie-Curie, Insead...). Le tarif de location s'élève en théorie à plusieurs milliers d'euros par journée mais la direction a déjà prévu de prêter gracieusement ses locaux à des structures du 18e, comme le conservatoire de musique et de danse qui devrait y organiser un spectacle en juin prochain. « Nous avons beaucoup discuté avec la mairie du 18e lors de l'élaboration de notre projet de campus. Ce type de mesure s'inscrit dans le cadre de bonnes relations

de voisinage », explique Luc Tabellion, administrateur du site Clignancourt.

En revanche, les tarifs pourraient être doublés pour des locations au-delà de 21 h 30 en semaine : à partir de ce moment-là et jusqu'à 8 h du matin, les locaux nécessitent de faire appel à des personnels spécifiques pour le ménage et la sécurité notamment. « Nous organisons par ailleurs depuis deux ans des journées portes ouvertes pour les collégiens et lycéens des environs pour leur faire découvrir les cursus proposés par l'université Paris-Sorbonne. »

Le complexe sportif, composé d'un gymnase, d'une salle de musculation et d'une salle de danse, pourrait lui aussi être prêté à des associations sportives du quartier, mais aucune demande en ce sens n'a encore été faite. « Ce sera de toute façon difficile de libérer des créneaux, car le site est d'abord utilisé pour les cours de sport des 22 000 étudiants de l'université », tient à préciser Luc Tabellion.

Florianne Finet



Montmartre

© Tessa Chéry



Désir de fripes à petits prix

Juste à côté de la librairie des Abbesses et à un jet de pierre de la place du même nom, la boutique de fripes *Vintage Désir* se distingue par ses petits prix et la qualité des vêtements certes déjà portés, mais soignés et alignés sur portants dont le métal s'oppose à l'orange vif des murs. En vitrine, une diversité de sacs à main cuir (10 €) dispute la place aux foulards soyeux de couleurs vives (3 €) et autres col de vison, renard de cou, toque astrakan (5 €) ou chapka (10 €), échappés de leur coffre. Près du seuil, des ceintures tout cuir (5 €) serpentent vers des bretelles, rouges ou marines, et des guêtres de tissu kaki (3 €) soigneusement empilées par un vendeur attentif.

Passionné par cette activité depuis les années 1980, lorsqu'il a commencé à importer des vêtements des États-Unis et déjà propriétaire d'une boutique semblable dans le Marais, Medad Mehramouz a acquis ce magasin, il y a deux ans à peine.

Séduit, le visiteur continue à chiner parmi les sympathiques salopettes courtes ou longues en jean américain (20 €), remarquant au passage la salamandre Arts déco (pâte de verre et mosaïque) qui, sous ses pas, invite à de nouvelles découvertes. Entre les lots de pulls en laine autrichiens, confortables et à prix doux, les bonnets tricotés main, les superpositions de chapeaux tyrolien, cloche, feutre (5 €) il découvrira le stock de vestes, cabans, pardessus classiques ou manteaux « couture » années 1960 (15 à 18 €), sans oublier les manteaux de daim (45 €), paires de boots ou mocassins (35 €) en parfait état... de marche.

Une robe de crêpe

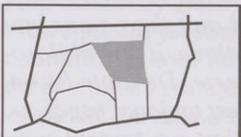
Entre moments d'enthousiasme, voire d'euphorie à l'essayage d'une robe de crêpe ou d'un petit taupé aux prix si modiques, on ne ratera pas les pantalons de laine années 1960, larges aux plis soigneusement marqués (10 et 5 €) ou les drôles de miniju-

pes en lainage à carreaux doublées satin, voire leurs sœurs aînées, les classiques jupes droites longues, portées alors à mi-chevilles. Il y a du monde jusqu'à la caisse où Stella, la brune responsable, confie que la vente marche bien, mais « *par vagues* » : « *les gens se communiquent les coordonnées de la boutique, car il y a ici du choix, et pour tous les goûts* ». Pour Medad Mehramouz, « *il n'y a pas de raison de s'habiller avec des pièces chères* ».

On murmure aussi que des clients, étrangers en majorité, viennent et reviennent fouiller le stock de chapeaux, à la recherche de la casquette ou du béret *so frenchie* avec lequel se faire photographier. Côté « cliché », la réussite est assurée, quoique... la boutique n'assure pas la vente des traditionnelles baguettes, litres de vin rouge et calmemberts !

Jacqueline Gamblin

□ 28, rue Yvonne-le-Tac, ouvert 7/7j de 11h à 21h.



Simplon

Carton et insertion : le couplé gagnant de Carton Plein 75

L'histoire commence par une belle amitié : celle d'un biffin, Francis, et d'un cadre de multinationale, Antoine Aumonier. Ils se sont rencontrés aux petits-déjeuners du samedi à Notre-Dame de Clignancourt. Leur amitié aboutira, quelques années plus tard, à la création en avril 2012 de l'association Carton Plein 75. Objectif : « structurer une activité économique autour du carton qui n'intéresse personne avec des gens qui n'intéressent personne ». Concrètement collecter, trier et recycler les emballages en carton tout en donnant du travail à des personnes en situation d'exclusion.

Les premiers mois seront consacrés à la recherche de soutiens financiers, puis à celle d'un local. La fondation financière de l'Échiquier, la fondation Vinci, la fondation la Mondiale et d'autres encore vont répondre favorablement aux sollicitations de l'association. Mais le partenaire principal sera le Secours catholique-Caritas France.

Le printemps 2013 arrive avec le recrutement du directeur, Do Huyhn, puis de deux recycleurs en contrat aidé pour une période de six mois. L'été 2013 sera la période de l'expérimentation. La collecte, avec un tricycle aménagé, sera dans un premier temps gratuite auprès des commerçants. Un beau succès... qui ne durera pas. Dès que



À l'autre bout d'une lampe tube en carton, le directeur Do Huyhn.

Carton Plein 75 propose un abonnement, les clients s'évaporent comme neige au soleil malgré la modicité du tarif. Mais peu importe ! Une réflexion s'engage dans le dernier trimestre 2013, et l'année 2014 verra la mise en place progressive d'un nouveau modèle.

Sièges et lampes en carton

La collecte, toujours avec le tricycle, se fait maintenant uniquement auprès des entreprises de déménage-

ment. Carton Plein 75 vient, contre rétribution, les débarrasser de leurs cartons. Ensuite, ceux qui ne sont pas réutilisables sont compactés en ballots dans le local même de l'association et recyclés dans la filière papetière. Les cartons réutilisables vont avoir deux destins différents : les uns sont revendus pour 50 centimes à 1 € aux particuliers qui souhaitent acheter des cartons à l'unité, les autres vont être transformés en objets en carton :

des sièges, des lampes, des porte-crayons, etc. Cela, grâce à un partenariat avec des designers et des artistes locaux tels ¿Adónde? et Cocobohème.

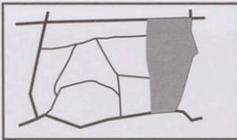
Un chef d'atelier sera chargé d'encadrer dix personnes recrutées dans le cadre du dispositif premières heures (DPH). Ce dispositif, auquel Paris participe financièrement, doit permettre à des personnes en grande exclusion sociale, notamment des SDF, de s'insérer de manière très graduelle dans un univers professionnel. Pour commencer, les nouveaux embauchés travailleront seulement une journée par semaine, voire seulement quelques heures au tout début. En dehors du travail, ils seront accompagnés par le réseau Secours catholique-Caritas France pour les problèmes de vie quotidienne : l'expérience a prouvé que ce

soutien est indispensable pour permettre la sortie de l'exclusion.

La durée du travail sera progressivement allongée en fonction des possibilités de chacun : à partir de trois jours de travail par semaine, ils devraient intégrer un dispositif d'insertion classique.

Catherine Soubelet

□ Carton plein 75, 33 rue du Nord, www.cartonplein.org



Avec le Lindy Hop, on swingue comme à Harlem

Au théâtre de Verre, les amateurs de danse et de swing peuvent apprendre le Lindy Hop, une danse aussi rigoureuse que festive, née chez les afro américains à New York. Et bien, dansez maintenant !



Jenn et Miles, les deux professeurs de Lindy Hop en pleine démonstration d'une figure savante.



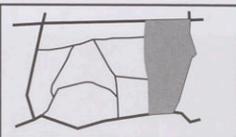
Avant le cours, élèves et professeurs font quelques pas de jazz-roots pour s'échauffer.

Ce que j'aime avec les cours de Lindy Hop, c'est qu'on vient, pour apprendre des pas et des mouvements de danse et, en même temps, on a l'impression de faire la fête ! », déclare, tout sourire, Fanny, 30 ans, graphiste. Elle fait partie, depuis septembre 2013, du cours débutant de Lindy Hop, prodigué par un duo de professeurs passionnés, Jennifer Charbit, 34 ans, et Miles Hougbossa, 43 ans. D'ailleurs, Fanny n'est pas peu fière d'avoir réussi à convaincre son mari, Donatien, 30 ans, illustrateur, de participer avec elle à cet apprentissage de danse de salon alors qu'il n'avait jusque-là aucune affinité avec ce type d'activité. « C'est vrai que j'étais plutôt allergique à ce genre de discipline, admet-il, mais le Lindy Hop, contrairement au tango, pour moi plus aristocratique, a une philosophie plus ouverte. De toute façon, savoir danser est toujours bénéfique à la socialisation. » Ce cours enregistré, depuis la rentrée, trente inscriptions, surtout des débutants avec une écrasante majorité féminine.

Le Lindy Hop est apparu pour la première fois à Paris en juin-juillet 1937 avec la tournée de l'orchestre du saxophoniste américain Teddy Hill, *The Cotton Club Revue*. Mais ce sont les GI américains qui l'ont popularisé en France, à la fin du second conflit mondial, en 1945 dans les caves parisiennes et tous les endroits où l'on jouait du jazz. Après une phase sombre entre 1950 et 1980, le Lindy Hop réapparaît, dans les années 1980, en Europe, via la Suède. Il est revenu sur le devant de la scène au milieu des années 1990.

Au Cotton Club de Harlem

« Contrairement à la tradition, le Lindy Hop est une danse de salon d'origine afro-américaine et non d'origine européenne ! », insiste Jennifer. En effet, cette danse de couple est apparue, à l'époque de la ségrégation raciale, au sein de la communauté noire américaine, dans le quartier de Harlem à New York, vers la fin des années 1920. Cette danse de société mélange des mouvements improvisés de danses africaines et la discipline de la structure en six et huit temps des danses de couple européennes. Elle se pratique sur des musiques swing. Le swing, qui signifie littéralement « se balancer », est un des courants d'interprétation de la musique jazz.



La Chapelle

Dans les années 1920 à 1940, Harlem est un haut lieu de divertissement où les salles de bal et les clubs de jazz pullulent. Le Lindy Hop se développe fortement grâce à la salle de concert et de danse The Cotton Club, qui présente des artistes noirs tels que Louis Armstrong, Duke Ellington, Cab Calloway... et accueille de riches blancs. Le Savoy Ballroom joua un rôle plus important encore dans son succès. C'était une des rares salles de bal intégrée, c'est-à-dire ouverte à la clientèle blanche et noire. Le succès de cette nouvelle danse doit aussi beaucoup au rapprochement des diverses communautés ethniques de la classe populaire américaine. À ses débuts, cette danse procure non seulement beaucoup d'amusement à ses pratiquants mais s'autorise également des critiques de la société par le biais de mimétismes et de caricatures.

La danseuse prend les airs

Un jour de 1927, George Snowden, le plus grand danseur de Lindy Hop du Savoy Ballroom, est interviewé par un journaliste qui désire connaître le nom de la danse qu'il est en train de pratiquer. On est alors en pleine période de célébration de l'exploit de l'aviateur américain, Charles Lindbergh dit «Lindy», qui vient de réaliser, du 20 au 21 mai, la première traversée de l'Atlantique entre New York et Paris. N'ayant jamais pensé à nommer sa danse mais ayant la performance de Lindbergh en tête, Snowden déclare alors, du tac au tac, qu'il dansait le «Lindy Hop», le saut de Lindy. Un nom qui s'inspire des journaux qui titrent «*Lucky Lindy hops the Atlantic!*» (Le chanceux Lindy a traversé l'Atlantique!). C'est ainsi que ce nom naquit. Néanmoins, en regard des valeurs universalistes du Lindy Hop, on ne peut s'empêcher de souligner une certaine ironie de l'histoire car, dans les années 1940, Charles Lindbergh sera accusé de proximité idéologique avec le nazisme et d'antisémitisme pour avoir accepté une médaille au nom d'Hitler qu'il qualifia même de grand homme! Cependant, Lindbergh reviendra, par la suite, sur ses positions controversées et s'engagera dans des combats plus nobles.

En 1935, lors d'un concours au Savoy, George Snowden et sa partenaire sont éliminés par Frankie Manning, un danseur qui stupéfie la foule avec la première figure acrobatique de Lindy Hop jamais réalisée lors de laquelle il envoie complètement sa danseuse en l'air. Doté d'un style unique, mêlant vitesse, interprétation musicale et une position du corps proche des coureurs de sprint, Manning devient rapidement une vedette. Ce-



Le Lindy Hop se danse en changeant de partenaire avec des mouvements improvisés venus des danses africaines.

pendant, il est aussi et surtout celui qui invente et codifie les pas du Lindy Hop. Ainsi, pour les amateurs de cette danse, si George Snowden est celui qui l'a baptisée, Frankie Manning en est le véritable ambassadeur, celui qui lui a attribué ses lettres de noblesse.

Le langage du corps

«*On change de partenaire, s'il vous plaît!*» La phrase est prononcée par Jennifer ou Miles après chaque exercice et cadence chacun de leurs cours : «*Le Lindy Hop est une danse synonyme d'échange et d'affranchissement des barrières sociales dans laquelle tout le monde doit pouvoir danser avec tout le monde, donc ici personne n'a de partenaire attiré*», prévient Miles. Danseur autodidacte, celui-ci a d'abord pratiqué le rock puis a découvert le Lindy Hop lors de soirées organisées dans des clubs de jazz au début des années 2000. Ce qu'il apprécie le plus dans cette danse de salon, c'est «*sa spontanéité, l'improvisation permanente qui y règne car j'aime ne pas savoir ce qui va se produire la seconde d'après, même si, bien sûr, il y a des pas de base qu'il faut obligatoirement maîtriser. Mais, une fois appris, ces pas ne sont que*



des passeports pour l'imagination», explique-t-il.

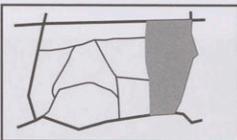
À la fois danseuse et décoratrice de théâtre de formation, Jennifer est tombée amoureuse du swing grâce à un film américain intitulé *Swing Kids* qu'elle a vu en 1993. Il raconte l'histoire de jeunes Allemands à la veille de la Seconde Guerre mondiale, tiraillés entre leur fascination pour la culture américaine et l'idéologie des Jeunes hitlériennes. «*Pour moi, le swing est à la fois une musique et une culture majestueuses qui prônent le respect de l'être humain quel qu'il soit, la liberté et la créativité*», poursuit-elle.

Enfin, pour pallier au déficit de partenaires masculins du cours débutant, Sacha, 31 ans, employé au

sein d'une ONG, encourage vivement ses copains à le rejoindre : «*D'abord parce que le Lindy Hop est une danse de couple festive, rythmée et endiablée... même si au début, c'est vrai, il faut être rigoureux pour apprendre les pas et pour progresser; mais en plus, il y a plein de filles avec lesquelles on peut partager, communier et communiquer toujours différemment par le langage du corps... Toujours respectueusement, bien entendu!*»

Annick Amar
Photos: Dan Aucante

□ Au Théâtre de Verre, 17 rue de la Chapelle, le jeudi, cours débutants de 19h à 20h30, cours avancés de 20h30 à 22h.



La mini-entreprise du collège Marx-Dormoy

Les collégiens de Marx Dormoy veulent réunir SDF, artistes et tout venant. Pour le plaisir de l'art.



© Thierry Nectoux

Toute l'équipe dans le camion « du cœur » qui arrive bientôt rue Doudeauville.

La mini-entreprise du collège Marx-Dormoy est repartie de plus belle, cette année avec un projet d'art solidaire : Van'Heart. Ils sont seize élèves de troisième à se lancer dans l'aventure. S'ils ont suivi leurs prédécesseurs en choisissant un projet pour venir en aide aux sans-abri (voir notre numéro de juin 2013), l'innovation cette année, c'est l'ex-

pression artistique et la participation d'un public élargi, car le projet vise, outre les SDF, les artistes professionnels et le grand public. Selon le directeur de communication de la mini-entreprise, Hicham Smahi, « l'objectif, c'est de créer un lien social entre ces trois catégories de personnes si différentes ». Ce sera par le biais d'un camion réhabilité, équipé de matériel

artistique et animé par les élèves.

Oui, un camion. C'est lui qui est au cœur du projet, et après deux mois de recherches auprès des garages et des casses, par leur page facebook et bien d'autres pistes, les élèves viennent de le voir arriver dans la cour du collège, ce fameux camion. Finalement les services Transports Automobiles Municipaux (TAM) de la Ville de Paris leur sont venus en aide, en prêtant un fourgon jusqu'à fin juin 2014. L'équipe Service Technique de la mini-entreprise, dirigée par Sara Sanchez, s'est mise tout de suite au travail lors du cours du vendredi après-midi. Balais à la main et

avec l'aide de leur professeur d'arts plastiques, les élèves commencent à installer la banquette, la table et le rangement pour le matériel et les supports artistiques.

Avec le Secours populaire

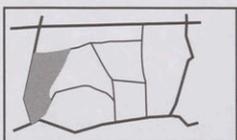
Pendant ce temps, dans le CDI du collège, d'autres services préparent des documents et discutent des pro-

chaines étapes du projet : la coordination avec le Secours populaire est en cours ; les élèves sont ouverts à toute proposition de coordination avec d'autres partenaires artistiques. Quant à la participation des passants, une fois que le camion sera installé dans la rue Doudeauville, les élèves se montrent confiants. Thamazirith Bouchelil, du service communication, raconte la réussite de l'étude de marché : « Sur 100 personnes interrogées dans la rue, 96 % des répondants donnaient un avis positif sur le projet ».

Vers la fin du mois donc, nos lecteurs pourront participer à ce beau projet, en passant à l'angle des rues Doudeauville et Marx-Dormoy. Le camion sera prêt à accueillir tous ses publics les vendredis de 14 h à 16 h 30 (heures de cours de cette option mini-entreprise), avec tout le matériel pour une expression artistique, y compris la poésie, le tag et ils espèrent même de la musique. Les œuvres créées pourront être exposées à la fin de l'année scolaire – les élèves cherchent une galerie partenaire pour cet aspect du projet.

Tous les éventuels bénéficiaires, ainsi que le restant du capital de départ de la mini-entreprise (plus de 400 € investis par des actionnaires en « avances remboursables ») seront donnés au Secours populaire.

Anne Bayley



Grandes Carrières

Gare de Saint-Ouen : à vos clichés !

C'est un appel pour récolter auprès des habitants, des photos de la gare de Saint-Ouen que lancent Vincent Merlet (27 ans), Flavie Pezzetta (29 ans) et Céline Pigier (27 ans), le très jeune trio du Hasard ludique (le nom est emprunté au mouvement dadaïste). Une société coopérative (SCOP) qui, en juillet dernier, a remporté l'appel d'offres de la mairie de Paris pour réhabiliter la gare de Saint-Ouen (18e du mois de septembre 2013).

Le projet est de transformer ce bâtiment, actuellement en piteux état, en un lieu culturel avec salle de spectacles, salle polyvalente pour les associations, et une brasserie restaurant d'environ une centaine de couverts. Les travaux débuteront fin septembre 2014. Leur coût ? 2,3 millions d'euros. Le Hasard ludique bénéficie de l'apport de banques coopératives

(la Nef, France active), d'une subvention de la région Île-de-France et de mécénat. L'ouverture est prévue à l'automne 2015. En attendant, l'équipe prévoit une série de manifestations. La première : raconter l'histoire de la gare ouverte en 1863, fermée en 1934, transformée en cinéma dans les années 1950, puis occupée successivement par Darty, un bazar, un vaisselier, jusqu'à son rachat au Réseau ferré de France par la Ville de Paris, fin 2010. « L'idée, explique Vincent Merlet, est de demander aux habitants du quartier leurs photos prises, de 1934 à aujourd'hui. On peut envoyer des photos du bâtiment avec ou sans personnages. »

En avril-mai, la façade et les grilles se couvriront d'images et il y aura des vidéos à l'intérieur. L'appel à contribution est dans la droite ligne de ce que le Hasard



© Bruno Lemesle

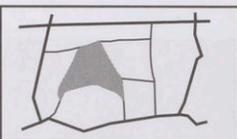
Céline Pigier, Vincent Merlet, Flavie Pezzetta, le trio du hasard ludique.

ludique veut faire de ce futur lieu culturel : « Des spectacles hybrides mélangeant la danse, le conte, la musique, et, précise Céline Pigier, toujours une dimension participative avec les enfants, les associa-

tions, le public ». Ça démarre en photos !

Edith Canestrier

Le Hasard Ludique, lot 25, 204 rue de Crimée, 75019 Paris, 09 81 98 67 55. coucou@lehasardludique.fr



Clignancourt

Les écolos aux fourneaux et au Poteau

Les Verts ont servi une « Ecolozik soupe » au marché du Poteau pour une campagne anti-gaspi, anti-gâchis.

Ambiance festive et effluves appétissants, dimanche 12 janvier, au marché du Poteau, où Europe Écologie-Les Verts organisait une « Ecolozik Soupe ». Gobelet fumant en main, on se pressait autour du petit chapiteau dressé place Charles-Bernard. Une poignée de militants s'y activait, épluchant, découpant, touillant et composant, en plus de vingt-cinq litres de soupe, une belle salade de fruits. Le tout rythmé par les chansons de Myrina Durand et Nicolas Hoch.

Tout le gratin de la liste EE-LV aux municipales était là, notamment ses deux têtes, Pascal Julien et Sandrine Mees. L'opération était pilotée par Laure Molard et Philippe Durand. La première est naturopathe et le second

créateur de l'Accorderie du 18e et du café littéraire associatif Le petit Ney. Ils ont récupéré légumes et fruits en voie de péremption auprès de quelques AMAP et commerces bios du quartier. Tous n'ont pas joué le jeu : « À cause de la législation qui rend les commerçants responsables de leurs déchets. Si notre soupe avait rendu quelqu'un malade, ce geste aurait pu se retourner contre eux », explique Laure Molard.

Topinambours impeccables

L'idée, bien sûr, est de lutter contre le gaspillage : « Vous n'imaginez pas le gâchis causé par la politique des grandes surfaces. Dès qu'un fruit n'a pas l'apparence voulue, ils le jettent. » Quelques caquettes de champignons et



Les militants EE-LV cuisinent en direct sur le marché.

de topinambours apparemment impeccables étaient là pour le prouver.

Mais pourquoi avoir choisi le marché du Poteau pour la distribution d'une soupe gratuite ? « Pour des raisons logistiques, précise Pascal Julien. Il nous fallait de l'eau et de l'électricité. » La première a été fournie par le café-restaurant de la place et la seconde par le marchand de primeurs en face.

« Nous n'allons pas nous arrêter là. Chaque mois, nous lancerons une action de terrain dans un autre quartier du 18e. » En attendant, les Verts militent au sein du conseil des écoles pour qu'à la cantine les enfants soient obligés de jeter eux-mêmes leurs déchets. Dans les quelques collèges où c'est déjà le cas, le gâchis a notablement diminué.

Nina Sutton

Les trois petites poules de la rue Marcadet



Les poules d'André Pouget. Elles sont trois : Noiraude, Gisèle, Roussette qui picorent

du pain dur. Picoti Picota. Toutes trois demeurent sur un coin de jardinet au 71 rue Marcadet. Elles ont un permis de séjour : la copropriété est d'accord. L'idée de Pouget-consultants, une entreprise qui travaille sur les économies d'énergie dans le bâtiment, est « d'infiltrer » la campagne en ville. Pour André le PDG, c'est aussi un hommage à son enfance campagnarde à Sainte Pardoux-Isaac (Lot et Garonne) et « c'est du plaisir ». Depuis peu, au plaisir s'ajoute l'agréable : les poules ne se contentent pas de caqueter, elles couvent et pondent une bonne douzaine d'œufs par semaine. Merci les poulettes ! E.C.

Alceste à la Maison verte

La prochaine séance du ciné-club de la Maison verte mettra à l'honneur un film de Philippe Le Guay, *Alceste à bicyclette*. Le film sera audio décrit et sous titré. Fabrice Lucchini et Lambert Wilson seront présents pour débattre avec le public.

Le cinéma inclusif permet, tous les deuxièmes dimanches du mois, à toutes personnes cinéphiles ou non (qu'elles soient sourdes, malentendantes, aveugles, malvoyantes,

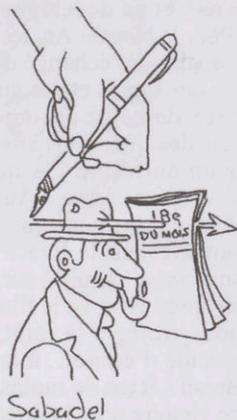
en fauteuil roulant ou bien âgées et n'allant plus au cinéma) de découvrir un film du patrimoine.

L'adhésion annuelle au ciné-club est de 5 €. À chaque première séance, l'adhésion est obligatoire et le film gratuit. Pour chaque séance suivante, la participation est de 3 € !

127 rue Marcadet. Rens. et réservation des places : cinclubinclusif@gmail.com

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



Sabadel

Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 €

Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €
(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

Je souscris un abonnement de soutien : 80 €
(24 € abonnement un an + 56 € cotisation)

Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 €

Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 € (24 € abonnement + 18 € cotisation)

J'adhère à l'association : 18 €

Abonnement à l'étranger : 27 €

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

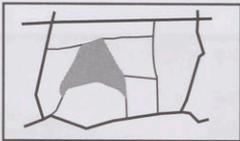
NOM : Prénom :

Adresse :

E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



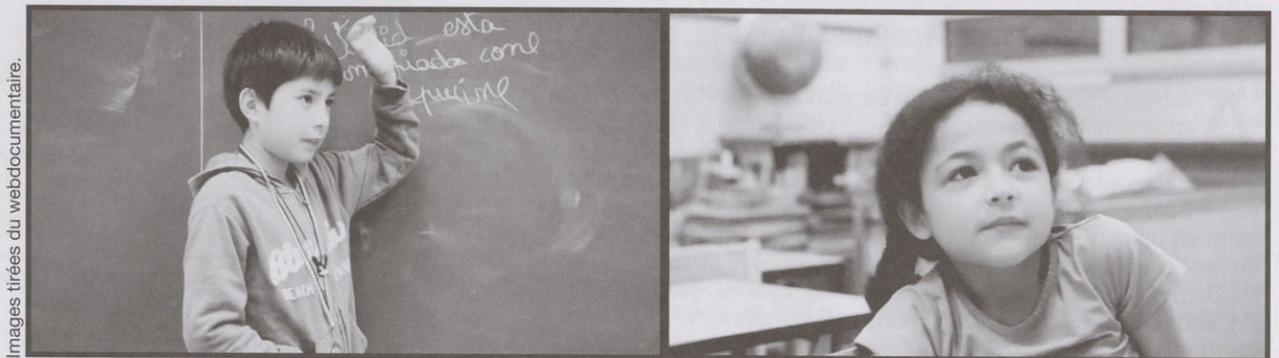
“Photo de classe” : un webdoc d’élèves de l’école Rouanet

Caméra en main, vingt écoliers de CE2, ont interrogé leurs parents : Dis papa : « C’est quoi le racisme ? »

C'est quoi l'immigration ? » Des élèves de CE2 de l'école Gustave Rouanet se sont posé la question en classe et l'ont posée à leurs parents, caméra en main. Le résultat est un documentaire brillant diffusé depuis le début de l'année sur le net. À l'origine du projet, trois femmes : l'institutrice Julie Noël, la réalisatrice et journaliste télé Catherine Portaluppi et la photographe Estelle Fenech (qui animait un atelier photo dans la classe de Julie où la diversité est bien installée), toutes trois mamans d'enfants scolarisés à l'école et exaspérées par le débat sur « l'identité nationale ». Les vingt-deux enfants de 9 à 10 ans ont travaillé pendant un an pour réaliser *Photo de Classe*, s'informant et nous informant sur leurs origines.

Pourquoi partir ?

Onze parents d'élèves ont accepté de parler face à la petite caméra dont les enfants étaient équipés après avoir reçu les instructions nécessaires. Présentes lors des tournages, l'institutrice, la réalisatrice et la photographe faisaient contrechamp, veillant aux moments d'émotion. « On cadrait, on écoutait l'enfant et les parents. Il nous fallait voir la



Images tirées du webdocumentaire.

réaction de l'enfant au cours de témoignages parfois émouvants », précise Catherine Portaluppi.

Avec des phrases sobres, les parents venus d'Algérie, d'Afrique, d'Iran, du Sri Lanka et d'ailleurs, énumèrent les faits qui les ont poussés à trouver refuge en France où la plupart de leurs enfants sont nés. Il y a ce papa africain qui n'est « pas allé à l'école » : aîné de nombreux enfants il devait garder les troupeaux. « C'est en Iran, lors des fêtes de Norouz, dans ma chambre, et je porte le tchador comme les vieilles dames », confie, émue, une maman iranienne désignant une photo d'elle âgée alors de 12 ans. Un papa guinéen sur la photo montrée à la caméra dit avoir eu « 20 ans

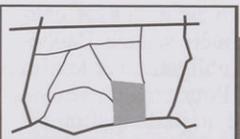
en Afrique » ; à la question posée par son fils – « Est-ce qu'il y avait, une fois, la guerre ? » – il dit avoir « entendu parler de guerre, guerrier noir contre colon blanc occupant la Guinée ». Face à la caméra tenue par son enfant, une maman d'origine russe née en Moldavie comme son époux, explique « On est partis de Moldavie parce qu'on y était obligés. Chaque république a pris son indépendance, comme le pays est tout petit, c'était difficile [...] Il y avait des périodes où on travaillait et on ne touchait pas de salaire... » Venue du Sri Lanka, cette autre s'était cachée avec sa famille dans les caves « lors des attaques aériennes de l'armée contre les Tamouls. J'ai vu beaucoup

de morts et de blessés. Récemment quelqu'un de notre famille a été tué par l'armée. »

Se filmant également entre eux, les enfants répondent, avec leurs mots, à la question de l'immigration : « C'est des personnes qui viennent d'autres pays. Ils n'ont pas de papiers ». « C'est quoi le racisme ? » : « C'est des noirs qui vont esclaver des blancs et y'a d'autres pays où y'a des blancs qui vont esclaver des noirs, c'est pour ça qu'on a inventé le racisme. »

Jacqueline Gamblin

□ www.photo-de-classe.org. Projet soutenu, entre autres, par *Courrier International*, le CNC, TV5 Monde, et présenté au festival du film d'éducation d'Évreux en 2013.



Des enfants très nature reliés à l'Italie, l'Espagne, la Finlande et la Turquie

Comenius est un programme qui relie des élèves de l'école Lépine à ceux de quatre autres pays. Pour une planète durable !

Conaissez-vous Comenius ? Non ? Et bien les élèves de l'école élémentaire Jean-François Lépine si. À dire vrai, c'est moins le philosophe et pédagogue tchèque du XVII^e siècle qui les intéresse, que le programme européen du même nom : moins connu qu'Erasmus, Comenius est destiné à favoriser les échanges entre les établissements scolaires d'Europe, de la maternelle au lycée. Depuis la rentrée, Comenius relie les élèves d'Allison et d'Aurélien à ceux de quatre autres écoles, en Espagne, en Italie, en Finlande et en Turquie. Et tous ensemble, à des milliers de kilomètres de distance, ils travaillent sur un même thème : le développement durable et le recyclage. Le programme s'appelle « Dance of colours in four seasons » et c'est aussi, comme on voit, l'occasion de pratiquer l'anglais.

Depuis la rentrée, activités et découvertes s'enchaînent autour de ce pro-



Découverte de la mairie avec l'adjoint aux affaires scolaires.

gramme. L'école a accueilli des enseignants des écoles partenaires avec un spectacle de bienvenue. Puis adultes et enfants sont partis faire une course d'orientation dans Montmartre, découvrant le moulin de la Galette, « la mai-

son de Picasso », le passe-muraille, l'histoire tragique de chevalier de la Barre... Un seul des enfants était déjà allé sur la Butte : pour eux, le 18^e se limite à la Goutte d'Or. Ils ont aussi visité la mairie, accueillis par l'adjoint chargé des affaires scolaires ceint de son écharpe tricolore.

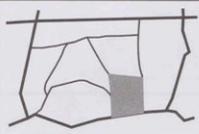
Pour la forêt

En classe aussi, de nombreuses activités s'organisent autour du programme Comenius. Les élèves écrivent le couplet français d'un hymne en cinq langues que chanteront les enfants des cinq écoles. Ils ont des-

siné un logo du programme. Ils préparent un dictionnaire illustré en cinq langues sur les mots essentiels liés à la nature et au développement durable. Pour le Nouvel An, les enfants des cinq écoles ont échangé des cartes de vœux, des sapins et des guirlandes de cristaux de neige découpés dans du papier, des questions aussi : portez-vous un uniforme ? À quelle heure allez-vous en classe ? Au printemps, les deux classes partiront en séjour de découverte dans le Jura.

On a aussi travaillé sur la déforestation après avoir vu le film *Amazonia* et, pour protéger la forêt, les élèves ont décidé d'écrire... à la présidente du Brésil ! Rien de moins ! Une première victoire pour la directrice, Nora Cherifi, qui a lancé l'école dans cette aventure notamment pour en redorer l'image et mettre en valeur le travail des enfants.

Marie-Odile Fargier



© Séverine Bourguignon



À la Goutte d'or, ça manque de vert !

Le conseil de quartier de la Goutte d'Or a été consacré aux jardins partagés et à la végétalisation. Pas de vague verte en vue.

C'est bien simple, au conseil de quartier de la Goutte d'Or, tout le spectre politique, de l'UMP aux Verts, était d'accord pour déplorer la disparition effective ou programmée des quelques jardins partagés qui parsèment le quartier. Et une telle unanimité faisait chaud au cœur.

Jacky Libaud, conférencier jardinier, a fait l'historique des implantations de ces espaces partagés : 2006, la Goutte verte ; 2010, L'Univert ; 2012, le jardin pétanque de la Table ouverte ; 2012, Noëlle Savignat.

De tous ces jardins-là, il n'en restera à terme qu'un et un seul : L'Univert, le jardin solidaire de la rue Polonceau. Noëlle Savignat, tenu par Espoir Goutte d'Or, vient de fermer. Les autres, notamment le jardin pétanque de la rue Léon et la Goutte verte, à l'angle Stephenson-Cavé, n'en ont plus pour longtemps. La Goutte verte, en sursis, gère désormais un bout de parcelle au fond du square Bashung et bénéficiera d'un

minuscule espace, 23 rue Richomme.

La rénovation de la Goutte d'Or est quasi terminée. L'objectif de 25 % de logements sociaux atteint. En contrepartie, exit les espaces de verdure, du moins ceux de plain-pied, qui permettent non seulement de jardiner en paix mais de faire se rencontrer les habitants librement. Résultat : « *L'Est du 18e arrondissement est le plus carencé en verdure de toute l'Île-de-France : 1 m² par habitant alors que l'OMS en prescrit 10 en termes de santé et de bien être* », a affirmé Laurence Baudalet de l'association Graines de jardin, qui a initié la création des jardins partagés à Paris et en Île-de-France.

Plantons des fruitiers

Pascal Julien, tête de liste d'EE-LV aux municipales, a surenchéri : « *Tout se passe comme si l'espace vert était la dernière roue du carrosse, on ne le considère pas comme un équipement d'intérêt public.* »

La solution est donc au repli : il y a la promesse du jardinage sur les toits, mais ce seront des espaces privés et pour l'heure, l'idée relève du vœu pieux. Les jardins partagés parqués dans les squares mais là, une nouvelle habitante a fait part de son expérience dans le 15e : « *Les horaires sont imposés, le mobilier aussi. Dès qu'on veut transformer quelque chose, il faut l'accord du gardien, de la mairie, faire des tas de démarches, c'est très frustrant.* »

Évidemment, les jardiniers ne désarment pas : « *Végétalisons les pieds d'arbre* », a proposé une jardinière, avec photos à l'appui des quelques réalisations rue Ordener et à la Chapelle. Plantons des fruitiers, a proposé l'association Vergers urbains, des cerisiers et pas du Japon, des vrais, dont on pourrait cueillir les fruits aux beaux jours... Mettons des bancs, même de récupération, sous les arbres, ont lancé des audacieux.

En clair, un peu de fantaisie dans

la ville, et pour cela, occupons l'espace public !

Des fleurs aux balcons

C'est là que la belle unanimité politique s'est fissurée. L'association Paris Écologique, représentée par Sébastien Trouillas de la liste UMP version NKM, s'est inquiété : « *Il faudrait analyser les sols. Ces fruits seront-ils comestibles ?* » « *Êtes-vous sûrs que ceux que vous achetez dans les supermarchés, le sont ?* » lui a-t-on rétorqué de la salle. Installer des bancs ? : « *Mais avec des séparateurs pour empêcher les SDF de se s'allonger dessus.* » Fermer le ban, si l'on peut dire.

Du côté du conseil de quartier, ont fleuri des propositions qui fleurissent bon l'innovation : jardinières dans les rues, concours de balcons et de cours fleuris et création d'une commission. Bref, pas de quoi transformer la Goutte d'Or en jardin de cocagne !

Edith Canestrier

À découper ou recopier

3 numéros pour 5 €

Abonnement découverte pour les amis et les proches de nos abonnés

Vous souhaitez faire découvrir notre journal à vos amis ou à vos proches ? Transmettez-nous leurs adresses.

ABONNÉ :

NOM :

Prénom :

Adresse :

E mail :

AMI OU PROCHE n°1 :

NOM : Prénom :

Adresse :

AMI OU PROCHE n°2 :

NOM : Prénom :

Adresse :

Si vous souhaitez abonner plus de deux personnes, photocopiez ou recopiez ce bulletin. Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris.

Clovis Hugues, un provençal à Montmartre

Clovis Hugues est né en Provence. Pour mener sa carrière politique, il s'est installé avec sa famille à Montmartre mais il est toujours resté profondément attaché à sa terre natale. Il a participé largement aux principales avancées sociales du début du XXe siècle.



D.R.

Clovis Hugues en 1868.

Clovis est né le 3 novembre 1851, à Ménerbes, petit village du Vaucluse. Ses parents, meuniers, habitent Le Castelet. La vie est difficile pour la famille, qui a trois enfants : Clovis, Emma et le petit dernier, Lucien, un peu simple d'esprit. Le père, Célestin, est un bon républicain. Son épouse Rose, bonne catholique, souhaiterait voir son fils aîné devenir prêtre. Clovis va faire ses classes au petit séminaire, mais n'est pas devenu prêtre il s'est fait embaucher chez un courtier en blé. Peu après il entre au journal *Le Peuple*, dirigé par Gustave Naquet, un ancien proscrit du coup d'état de 1851. Naquet se rend vite compte de ses talents d'écriture

La Commune de Marseille

L'âme bien à gauche, Clovis prend la tête de la Jeune Légion Urbaine, qui regroupe des jeunes Marseillais de moins de 20 ans. Le 22 mars 1871, il descend la Canebière à la tête de cette troupe, le drapeau rouge à bout de bras. Gaston Crémieux, Clovis et Gustave Naquet prennent d'assaut la préfecture avec leurs partisans. Marseille déclare

sa Commune. L'artillerie, envoyée par le gouvernement de Versailles, tire sur les insurgés le 4 avril.

Gaston Crémieux et Clovis sont arrêtés. Gaston Crémieux sera fusillé. Clovis Hugues, lui, sera condamné à trois ans de prison. Il en fera quatre car il ne pourra pas payer l'amende : « Vous m'avez fait condamner parce que j'ai affirmé l'existence de la question sociale : vous essayez maintenant de me prouver qu'elle n'existe pas en me retenant en prison pour crime de pauvreté ». À sa sortie, il reprend son travail de journaliste à Marseille. Il devient l'un des principaux défenseurs de la République dans la presse locale.

Le 30 novembre 1876, Clovis épouse civilement Jeanne Royanetz à Toulon. Jeanne est la fille du rédacteur de *L'Ami du Peuple*, un journal socialiste marseillais. Le mariage civil n'est pas courant. Un journaliste accuse : « Une femme qui ne se marie pas à l'église n'est pas digne de porter la couronne de

fleur d'oranger ». De colère, Clovis provoque le journaliste en duel et le tue d'un coup d'épée. Pris de panique, le jeune duelliste s'enfuit en Italie, mais il se présentera à son procès et sera acquitté.

Les Hugues vont avoir une première fille, Marianne, le 16 novembre 1877 à Toulon.

L'arrivée à Montmartre

En février 1878, un groupe de socialistes choisit Clovis comme candidat au siège de député de la seconde circonscription de Marseille. « Citoyens ! Ne perdez pas une minute ! Prenez votre carte d'électeur. Ayez bien à l'esprit que le scrutin qui va s'ouvrir est prêt à fonder pour toujours la République ! », proclame-t-il. Il sera battu pour la députation, mais élu conseiller d'arrondissement. La famille va alors s'installer 87 rue Lepic, dans le quartier Montmartre. Leur seconde fille, Mireille, y naîtra le 9 mai 1881.

De nombreux Provençaux vivaient à Paris et se réunissaient au Café Voltaire (aujourd'hui disparu). Au gouvernement, le Midi était bien représenté : Léon Gambetta (de Cahors), Jean Jaurès (de Castres), Maurice Faure (de la Drôme). « Nous

sommes les Provençaux de Paris – La peau bronzée et la voix claire – Quand juillet chanteronne et rit – Comme si nous étions sous notre nid – Nous, nous farandolons encore. – Hors du lit, gens de la maison ! – Et, le diable dans le corps, – Debout ! debout ! – Nous la ferons, notre farandole ! », scande Clovis.

Le 30 janvier 1879, après deux ans de crise au sommet de l'État, le président de la République, Mac Mahon, démissionne. Dès le lendemain, Léon Gambetta est élu président de l'Assemblée nationale. Clovis fonde le journal *La Lune Rousse*. En août 1881, il se présente de nouveau à la députation à Marseille et, cette fois, il est élu. C'est le premier et seul député socialiste élu à Marseille, dans le quartier de la Belle-de-Mai, un quartier populaire, qui ressemble à Belleville.

En ville, on l'appelait familièrement « Clovis ». « À Marseille tout le monde connaît ce Provençal expansif, un tantinet vulgaire, mais malgré tout bien prisé. Son image joyeuse est bonasse, enthousiaste, son allure de bon père de famille d'une grande simplicité attire la sympathie, écrit Jules Béranger. Cette tête expressive, laide comme celle de Danton, belle comme elle, ces yeux ardents et ces longs cheveux jetés en arrière, blancs et noirs, ce visage brun marqué de petite vérole, ce corps un peu frêle qui contient plus d'énergie qu'on n'ait jamais vue. »

Quand Clovis fait son entrée à la Chambre, à sa première intervention, il est longuement applaudi. Avec son accent provençal, sa voix tonitruante et sa chevelure abondante, il ne laisse pas indifférent. « Il n'est pas beau, mon ami Clo-Clo, non, il est grêlé comme un crible, et si vous lui jetez une poignée de pois chiches sur le visage, il n'en tomberait pas un seul au sol. Il a aussi le nez écrasé et comme si on l'avait façonné à coup de racloir de pétrin », écrit Félix Gras. Avec un tel physique, pas étonnant que Clovis soit le sujet de nombreuses caricatures.

Gambetta est devenu président du Conseil en novembre 1881. Clovis Hugues l'attaque, dans une séance de l'Assemblée, à propos de la nomination de son nouveau gouvernement. En janvier 1882, Gambetta démissionne. Son gouvernement a duré soixante-treize jours. Jules Ferry le remplace. Clovis Hugues prend la parole à l'Assemblée pour secouer la majorité opportuniste. Il est expulsé pour un temps de la Chambre avec suppression de ses indemnités. Il est interdit de ses fonctions une seconde fois pour avoir déclaré au ministre de l'Instruction Publique qu'il était un insolent ! Il garde cependant la sympathie de tous ses collègues. Le poète Théodore de Banville lui dédit ces quelques vers : *Les députés ont de ces fugues ? – Ils sont une meute aux abois. – Donc ils ont chassé Clovis Hugues – Comme un sanglier dans les bois.*

Le 30 janvier 1882, Gambetta démissionne. Son gouvernement a duré soixante-treize jours. Jules Ferry le remplace. Clovis Hugues prend la parole à l'Assemblée pour secouer la majorité opportuniste. Il est expulsé pour un temps de la Chambre avec suppression de ses indemnités. Il est interdit de ses fonctions une seconde fois pour avoir déclaré au ministre de l'Instruction Publique qu'il était un insolent ! Il garde cependant la sympathie de tous ses collègues. Le poète Théodore de Banville lui dédit ces quelques vers : *Les députés ont de ces fugues ? – Ils sont une meute aux abois. – Donc ils ont chassé Clovis Hugues – Comme un sanglier dans les bois.*

Le procès de Jeanne

Jeanne Hugues est accusée par un diffamateur d'avoir eu des relations amoureuses avant son mariage. Le diffamateur, François Morin,

Cette tête expressive, laide comme celle de Danton, belle comme elle.

CLOVIS HUGUES



La Une de la revue littéraire et satirique *Les Hommes d'aujourd'hui*. Cette publication a été fondée par l'écrivain et journaliste Félicien Champsaur et le dessinateur André Gill en 1878.

est condamné à deux ans de prison. Il fait appel mais ne se présente pas au procès. Il est condamné de nouveau. Jeanne Hugues, malgré la condamnation de Morin, est toujours poursuivie par le maître chanteur. Le jour du procès, le Tout-Paris est là. Jeanne, exaspérée par la longueur du procès et la campagne de diffamation, tue le calomniateur de six balles de revolver en plein palais de Justice !

Jeanne passe aux Assises pour assassinat. La foule se presse devant le palais de Justice. Après une défense solide, l'accusée est acquittée par le jury à deux heures du matin, sous les applaudissements de la foule !

Clovis Hugues continue d'écrire. Il se fait remarquer au Félibrige de Paris. Maniant aisément la langue provençale, il écrit dans *L'Armana prouvençau* de Frédéric Mistral (1).

En mai 1885, Victor Hugo meurt. Clovis fait partie des personnalités qui tiennent les cordons mortuaires.

- *J'ai l'air d'un ours, n'est-ce pas ?*, avait-il dit à Victor Hugo lors de leur première rencontre.

- *Vous avez l'air d'un lion*, lui répliqua Hugo.

Clovis Hugues commence une collaboration avec André Gill, caricaturiste à *La Lune Rousse*. Les rencontres se font au Lapin agile, aussi

1. Le Félibrige a été fondé par Frédéric Mistral, en 1854. Le but de cette association était de restaurer la langue et la littérature provençales. Mistral publie en 1855 *L'Armana Prouvençau*, entièrement rédigé en provençal, Sainte Estelle est la patronne des félibres. Une grande fête a lieu chaque année dans une ville différente.



Jeanne Hugues tue François Morin de six balles de revolver en plein Palais de Justice !

appelé « Le cabaret des Assassins », car Gill avait une plume acérée pour caricaturer les personnages de son temps.

Du groupe des quatre aux années boulangistes

Aux élections législatives d'octobre, à Marseille, la liste républicaine menée par Paul Peytral est élue toute entière avec Clovis Hugues, Antide Boyer et Camille Pelletan : ils forment le premier groupe socialiste, le *Groupe Ouvrier des Quatre*. Quand l'un d'eux parle à la tribune, les trois autres applaudissent. L'année 1886 commence par la grève des mineurs de Decazeville. Le groupe des Quatre se met à la disposition des mineurs. L'armée, envoyée pour calmer les ouvriers, les salue.

Clovis fait alors un mouvement d'approche vers le mouvement boulangiste. Des idées qu'il abandonnera bien vite pour rejoindre la gauche, sa vraie patrie. Pour cela, il devra changer de circonscription d'élection. Il fait campagne dans le quartier de Belleville. En janvier 1889, le général Boulanger est élu à Paris.

Clovis prend souvent la parole à l'Assemblée : son ironie fait rire ses collègues, mais ses propositions sont des plus sérieuses : séparation de l'église et de l'État, révision de la Constitution, contre l'esclavage, contre le travail des femmes et des enfants, liberté de la presse...

En juin, Clovis Hugues rencontre pour la première fois Frédéric Mistral à Paris, à la grande Exposition universelle où la Provence a un grand espace. Le 8 juillet 1889, tout le monde provençal rend un hommage à Victor Hugo. Frédéric Mistral et Clovis Hugues vont rendre aussi un hommage à Lamartine à Passy.

Député de Paris

À Montmartre, c'est Clovis Hugues qui inaugure la Maison du peuple, une des toutes premières en France. Il y célébrera le premier baptême civil. Il est devenu un personnage du quartier. Les Hugues se sont liés d'amitié avec la famille du peintre Renoir, leurs voisins. « Plus haut, dans la rue Girardon, habitait une famille que mes parents voyaient beaucoup, des Méridionaux parfaits, a écrit le cinéaste Jean Renoir.

Lui était écrivain et député de Montmartre. Mon père le trouvait remarquable et vraiment éloquent et il prétendait que s'il avait été moins bohème, il serait devenu président de la République. »

Jean Renoir se souvient aussi qu'un matin, drame !, « Clovis Hugues se rendant à la Chambre des députés, n'avait trouvé qu'une de ses bottines vernies et parcourait le quartier en chaussettes, la brandissant et réclamant l'autre. Les petites s'étaient disputées et lancées des objets à la tête. Quelques-uns de ces objets, dont la bottine, étaient passés par la fenêtre ».

Début 1893, Clovis Hugues est élu député de Paris. Il continue d'écrire, toujours avec son franc-parler. Ainsi sur le 1^{er} mai :

« Ils sont quelques farfelus qui font un tapage épouvantable et qui lèvent les bras au ciel avec des visages de démoniaques, comme si on leur avait brisé les os sur les rochers, chaque

fois que nous préparons la fête du 1^{er} mai du pauvre peuple. [...] Malheureusement ils nous ont fusillés, ils nous ont déportés, ils nous ont emprisonnés chaque fois que nous avons voulu être de la fête et avoir une part de bonheur. En 48, les cadavres du peuple s'amoncellent dans les rues de Paris, en 71, le massacre épouvantable l'Histoire qui pourtant en a pas mal vu. Les pages de Victor Hugo sont là pour le crier à la postérité. Tout cela ne nous empêchera pas de faire notre Premier Mai, comme des citoyens libres sans rien céder. Tout ce que nous voulons, c'est réclamer. Nous sommes des hommes : pourquoi nous font-ils travailler comme des bêtes ? Pourquoi nous font-ils rester des journées entières dans leurs galères où la blouse remplace la casaque du forçat ? ».

À la Sainte-Estelle de 1898, le félibre parisien est élu majoral du Félibrige. Au mois d'août, les Provençaux vont à Sceaux. Mireille Hugues préside la *Cour d'Amour*. À cette occasion, la cigale d'or de majoral est épinglée sur la poitrine de son père. En 1900 Clovis Hugues reçoit le prix de l'Académie française pour *La Chanson de Jehanne, du sacre au bûcher*.

Aux élections de 1902, Clovis Hugues est élu, une fois de plus, dans la circonscription de Belleville, avec une belle majorité. Mais les années de prison l'ont marqué. Il fait régulièrement des séjours en Embrun, dans les Hautes Alpes, pour se soigner. Sous la pression de ses amis provençaux, Clovis est encore partant pour se présenter aux élections sénatoriales dans le Vaucluse. Ses cheveux sont blancs, sa voix chevrotante, il a des crises d'asthme de plus en plus fréquentes. Il perd les élections. Épuisé, il se retire définitivement à Embrun. À cette époque, la pension d'élus n'existait pas et Clovis reprend la plume pour gagner sa vie.

Le 11 juin 1907, il meurt à Paris dans sa maison de Montmartre, passage de l'Élysée des Beaux-Arts, entouré de sa famille. Il a 56 ans. Il n'eut pas le temps d'achever son dernier roman, *Le Temps des cerises*. Il est enterré civilement, à Embrun.

Patricia Dupuy

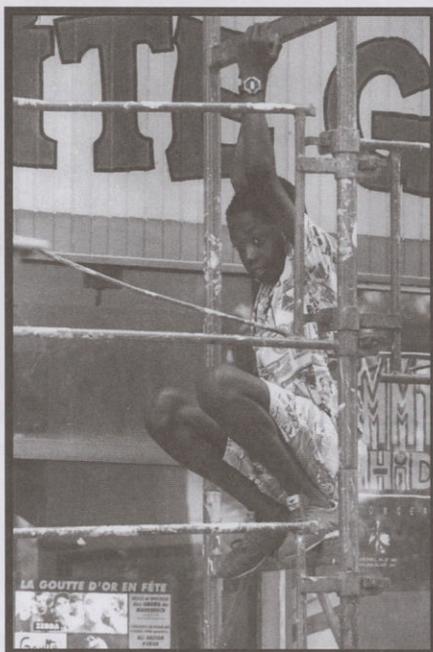
Patricia Dupuy est auteure de *Clovis Hugues, biographie du premier député rouge de Marseille* (en provençal), Ed. Prouvenço d'aro, 18 Rue de Beyrouth - 13 009 Marseille (18 € + 3 € pour le port).

Les expos, c'est par ici

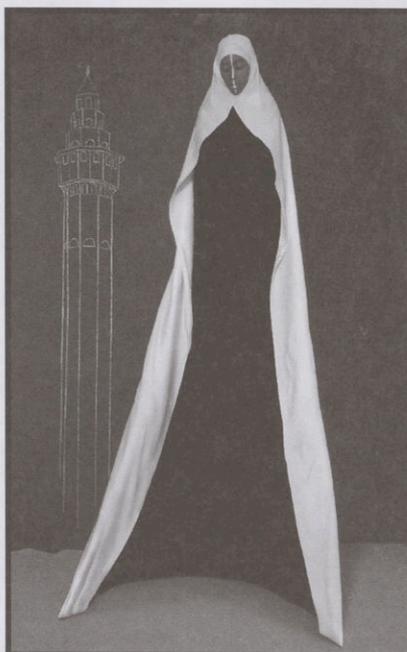
« Ici, là et au-delà », « Par ici la suite » sont les deux expos que présente l'Institut des cultures d'islam (ICI) jusqu'au 30 mars : à travers photos, vidéos, dessins, et sculptures de quatre artistes, l'islam dans tous ses états.



Abbas : rue de Poissonniers, 2013.



Bruno Lemesle : l'école buissonnière.1994.



Patrizia Guerresi : Mother Minaret, 1997.



Yazid Oulab : Mains.

On a tout intérêt à visiter dans la foulée, les deux expositions qui en réalité se complètent, dans les deux Instituts des cultures d'islam (ICI) : l'ICI Goutte d'Or, l'ICI Léon. Deux expos et un même commissaire, Michket Krifa, spécialiste en arts visuels pour l'Afrique et le Moyen Orient. Et les mêmes artistes qui exposent dans les deux lieux. Deux photographes : Abbas de l'agence Magnum, et Bruno Lemesle. Deux plasticiens : Patrizia Guerresi Maïmouna et Yazid Oulab.

Abbas est présent rue Stephenson avec un ensemble de photos noir et blanc qui retracent un périple de vingt ans, à travers le Mali, la Chine, l'Indonésie, l'Ouzbékistan, l'Iran. Le photographe témoigne ici de la diversité des pratiques de l'Islam dans le monde. On le retrouve aussi pour ce séjour à la Goutte d'Or qu'il a fait en août dernier. Là, sa photographie se fait flâneuse. En balade dans le quotidien d'un quartier, avec les joueurs de dames square Léon, à la pétanque de la Table ouverte, sur le chemin de la mosquée.

Rue Léon c'est une autre histoire, « un portrait du 18e arrondissement », résultat d'un stage qu'Abbas a dirigé avec dix-huit étudiants venus du monde entier. Un diaporama construit en rigoureuses séquences : religion, prostitution, sans-abris, etc. Avec de poétiques digressions : une dame au parapluie, un vendeur de tour Eiffel et cet équilibriste qui fait le bonheur des touristes du Sacré-Cœur.

De la collection *Salut Barbès !* de Bruno Lemesle a été tiré un diaporama de 90 images visible désormais à l'ICI Léon. À l'inverse, pour ce photographe, il s'agit d'une immersion, un voyage en Goutte d'Or. Un récit photographique qui couvre trente ans d'histoire du quartier bourré de vie, d'instantanés, de scènes de rue, de portraits d'habitants et d'artisans, et de gamins en pagaille. Avec quelques échappées récentes et inédites : des pèlerins en rou-

te pour la mosquée caserne, le jour de l'Aïd, une incursion chez les coiffeurs congolais de la rue de Panama. Et, dès lors, un passage radical à la couleur.

C'est à l'étage, rue Léon, qu'un autre regard est porté sur son travail. Une quinzaine de photos extraites également de la même collection. Mais là, il s'agit moins du témoignage que d'un parti graphique sur ces lignes, ces cadrages très structurés, ce goût pour les traces. Des diptyques qui tout en gardant leur valeur documentaire échappent à l'illustration et au commentaire. Ainsi, cette photo qui ouvre l'expo : *Le passage Budin* et son tag *Quartier pirate* : montée sur bache, on ne voit alors que ça : une rue en ligne de fuite, une perspective vers ailleurs.

L'ailleurs, la transcendance, la spiritualité de l'islam imprègnent le travail des deux plasticiens. Patrizia Guerresi Maïmouna est une artiste italienne, sénégalaise de cœur, convertie à l'islam. Elle est sculptrice, photographe et vidéaste. Ces trois expressions pour célébrer la foi dans une vision universelle. Ainsi ses géants, icônes soufies, ou madones exposés rue Stephenson : Ibrahim, Moussa, etc. personnages fondateurs du judaïsme, du christianisme et de l'islam. Rue Léon, c'est un triptyque dont chacune des parties vidéo présente un buste de femme en blanc, en rouge et en noir. Dans des fauteuils confortables et en musique, il ne reste qu'à se laisser hypnotiser par ces trois femmes qui tournent inlassablement, comme des deriches, dans une transe spirituelle.

Même quête chez Yazid Oulab, artiste franco-algérien. également sculpteur et vidéaste.

Lui aussi explore la dimension spirituelle de l'islam. Une voix récitant une sourate rythme la fumée qui s'élève de bâtons d'encens créant des mouvements aléatoires. C'est rue Léon, c'est une vidéo et ça s'appelle *Le Souffle du récitant comme signe*.

Rue Stephenson, place au sculpteur. Yazid Oulab travaille des matières brutes. De la terre cuite pour

ces petits bonhommes en prière qui semblent escaler le ciel. Des sculptures en fil de fer barbelé travaillé comme de la dentelle. Et ce point d'interrogation sur un montage qui pose la seule question qui vaille : « M'aimes-tu ? ». Gare aux épinettes !

Edith Canestrier

Merci à Elsa Blanc, chargée de production, qui a été mon guide.

Expositions jusqu'au 30 mars, entrée libre.

- ICI Goutte d'Or, 56 rue Stephenson. Du mardi au jeudi de 10 h à 21 h, le vendredi de 16 h à 21 h, le samedi de 10 h à 20 h, le dimanche de 12 h à 19 h
- ICI Léon, 19 rue Léon. Du mercredi au vendredi de 15 h à 20 h, le samedi de 10 h à 20 h.

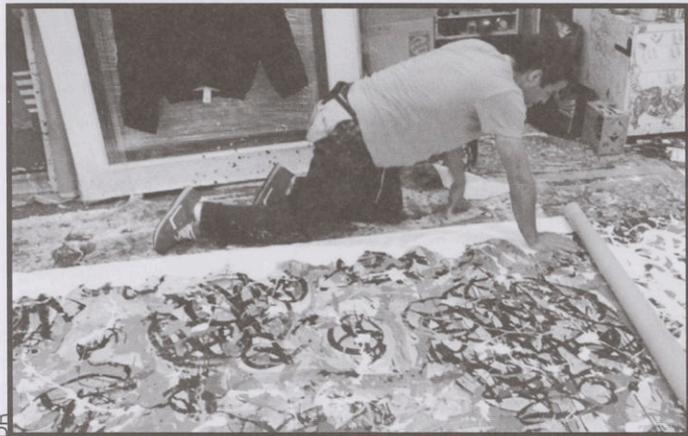
Les ateliers du Patio

L'Institut des cultures d'islam organise des Ateliers de décoration thématiques dans la cour du bâtiment de la rue Léon, appelé patio Andalou. Les mercredis après-midi, durant une heure trente, le public s'initiera gratuitement aux délices de la mosaïque, du dessin, de la céramique, de la peinture, de la décoration ou encore au jardinage. Ainsi en janvier, un artiste plasticien a ouvert les participants à la décoration traditionnelle andalouse telle que la peinture, le dessin, la création de pochoirs et la décoration de pots. les mercredis 12, 19 et 26 février et 26 mars, Jacky Libaud, jardinier conférencier bien connu des habitants de la Goutte d'Or, fera découvrir les plantes, arômes et couleurs des jardins du sud. Enfin, les mercredis 12 et 19 mars mars la fresque en céramique, art commun à tout le bassin méditerranéen, sera à l'honneur. **S.B.**

□ À l'Institut des cultures d'islam, 19 rue Léon. Les mercredis de 15h à 16h30. Renseignements et réservations au 01 53 09 99 84.

Le street art entre à l'hosto

Une œuvre du graphiste américain, JonOne, décore désormais le hall de la tour Bichat.



JonOne dans son atelier lors de la création de l'œuvre offerte à Bichat.

Le graffiteur et artiste peintre américain JonOne a choisi de faire don d'une de ses œuvres monumentales à l'hôpital Bichat.

« Je souhaitais faire quelque chose de fort, que mon œuvre accompagne les patients dans l'hôpital et les invite au voyage, au voyage imaginaire dans cet espace d'attente et de passage, dans ce

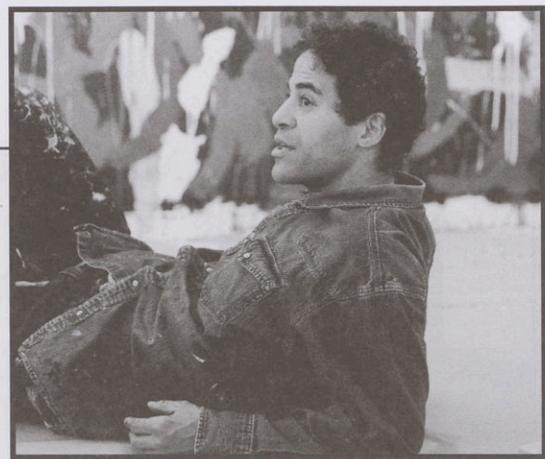
hall où se joue la vie, le cœur battant. J'espère qu'elle accrochera le regard, et ouvrira la voie à la contemplation et à l'oubli de l'instant présent. »

L'œuvre a été dévoilée le jeudi 23 janvier, dans le hall de la tour Bichat, en présence de Martin Hirsch, directeur général de l'AP-HP.

D'origine dominicaine, John Andrew Perello, dit JonOne, Jonone ou Jon156, vit et travaille à Paris depuis la fin des années 1980. L'artiste est né en 1963 dans le quartier de Harlem à New York.

Il débute dans le monde du graffiti à 17 ans, taguant son nom *Jon* suivi de 156 (sa rue) sur les murs et les trains de son quartier, puis ceux de tout New York. Selon lui, « le métro, c'est un musée qui traverse la ville. » Il a aussi décoré plusieurs rames du train Thalys.

Lors d'une vente aux enchères chez Artcurial le 6 juin 2007, *Balle de match*, une toile de grand format réalisée à l'Hôpital éphémère en 1993, a été achetée 24 800 €, par un collectionneur new-yor-



© Gwen Le Bras

kais. Un record mondial pour l'artiste et aussi la plus haute enchère jamais obtenue en France pour une œuvre d'art graffiti.

Au jardin des Deux-Nèthes.

Le 22 janvier 2011, JonOne a rendu hommage à l'abbé Pierre, pour le quatrième anniversaire de sa disparition. L'artiste a réalisé un impressionnant portrait, constitué de la reproduction du texte de « l'appel » du 1er février 1954, toujours visible sur les murs du square des Deux-Nèthes, illustrant un discours toujours d'actualité. JonOne a continué son engagement auprès de la fondation Abbé-Pierre en réalisant en septembre 2012 une fresque dans un restaurant social de Metz.

Récemment, il a attaqué en justice un marchand de tableaux, qui aurait commandité vingt-trois faux tableaux de street art signés de lui. Vendues jusqu'à 15 000 €, ces toiles sont récupérées depuis deux ans auprès des collectionneurs et des maisons de ventes.

Annie Katz

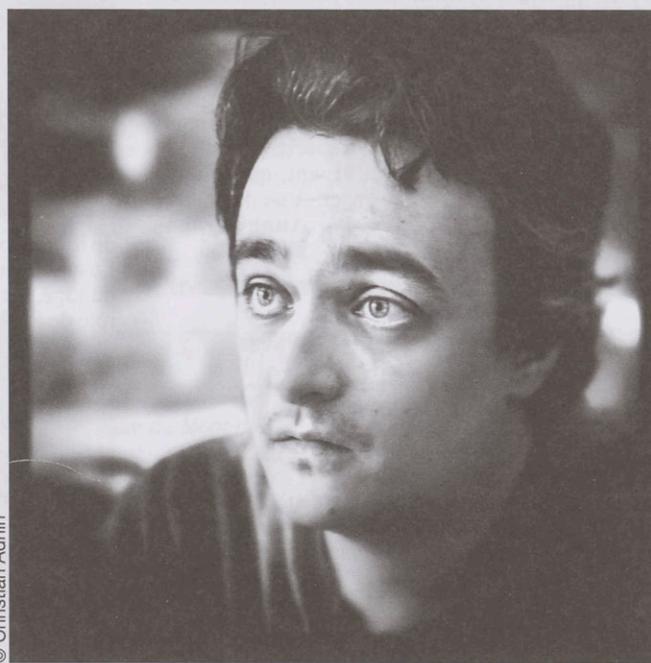
À la manufacture des Abbesses, un théâtre du temps présent

Depuis près de huit ans, la petite salle de la rue Véron fait la part belle aux jeunes compagnies et à l'écriture contemporaine. Avec la conviction que le théâtre doit s'ouvrir au monde et les pièces susciter le débat.

Avoir un lieu entièrement dédié à l'écriture contemporaine et qui parle de notre temps, voilà l'idée à l'origine de la Manufacture des Abbesses, rue Véron. Ce petit théâtre de 120 places, situé à quelques pas de la rue des Abbesses, a été créé par la comédienne Sophie Volland et le comédien, auteur et metteur en scène Yann Reuzeau, qui y présente sa nouvelle pièce *Mécanique instable* (voir en pages programmes). « Sophie avait un rêve, explique Yann Reuzeau, un fantasme d'élève de théâtre quand elle avait 20 ans. Elle m'a convaincu de me lancer avec elle dans l'aventure. À l'époque on était acteurs et on jouait des pièces qui nous correspondaient parfois, et parfois moins. On avait vraiment envie de faire du théâtre contemporain, de défendre des histoires dans un registre plutôt réaliste. »

Alors, ils cherchent un peu partout dans Paris pendant un an – difficile de trouver un espace ouvert de 120 à 150 m² avec 3,50 m de hauteur sous plafond pouvant satisfaire toutes les normes. Et ils finissent par trouver, par hasard, un endroit à l'abandon depuis quelques années rue Véron. Un an et demi de travaux plus tard, financés par des fonds privés – « On a compris que c'était quasi utopique d'avoir des aides publiques, il n'y avait déjà plus d'argent » –, la Manufacture propose son premier spectacle dans une salle spacieuse et confortable dotée de sièges disposés en gradins. Nous sommes en novembre 2006, il s'agit des *Débutantes*, deuxième pièce de Yann Reuzeau.

Depuis, le théâtre a produit sept ou huit spectacles, dont certains chaleureusement salués par la



© Christian Adnin

Yann Reuzeau, directeur de la Manufacture des Abbesses.

critique comme *Puissants et Miséreux* en 2010, ou *Chute d'une nation*, en 2011. Et il accueille chaque année entre 10 et 15 pièces proposées par de jeunes compagnies, dont 95 % de créations. Avec toujours le monde contemporain en ligne de mire. Mais il est parfois difficile de trouver des pièces qui s'intéressent véritablement au monde d'aujourd'hui. « En tant que directeur de théâtre, je suis choqué de recevoir aussi peu de propositions de spectacles qui parlent du monde dans lequel on vit, explique Yann Reuzeau. Je trouve que les auteurs

manquent souvent de curiosité. Pour moi, écrire c'est regarder ce qui se passe ailleurs, pas relater ce qu'on connaît, ce qu'on a vécu. Raconter sa vie ça s'appelle une psychothérapie personnelle, c'est rarement intéressant pour les autres. Moi, j'ai envie que les gens réfléchissent quand ils voient une pièce, qu'il y ait du débat, qu'ils défendent des convictions. »

Femme esclave

Exception dans ce registre du théâtre contemporain, la Manufacture accueille actuellement *Mary Prince* (jusqu'au 22 mars), un texte classique sur l'esclavage, témoignage réel d'une femme noire qui brisa ses chaînes au XIX^e siècle. « Il nous paraissait essentiel de le faire parce que c'est une parole très rare en résonance avec le monde dans lequel on vit, et qui en dit beaucoup sur la manière dont la société fonctionne aujourd'hui, explique le jeune codirecteur du théâtre. Ce que nous n'avons pas envie de faire, ce sont des pièces du répertoire, déjà jouées cent fois et qui ne racontent pas vraiment de choses sur notre époque. Je suis toujours étonné quand j'entends un metteur en scène dire que Molière est très moderne. Ce qu'il raconte, c'est son époque, et c'est là toute sa valeur, d'ailleurs, mais cela n'a rien à voir avec la nôtre. Les rapports entre hommes et femmes sont différents, les rapports au travail sont différents, nous n'avons vraiment que peu de points communs. »

Prédisons un bel avenir à la Manufacture des Abbesses, qui fait depuis huit ans un beau travail de programmation – signalons également deux pièces pour le jeune public, *Raiponce et Comment Narvallo trompa le diable*, à voir jusqu'au 2 avril.

Anne Farago

LE MOIS DU

18^e

Théâtre

Marguerite Duras au théâtre de l'Atelier

Trois comédies dramatiques de Marguerite Duras mises en scène par Didier Bezace. Marguerite Duras, trois âges, trois visages, trois écritures différentes. De *Savannah Bay* à *Marguerite le Président* en passant par *Le square*, Marguerite Duras nous livre, à travers ces

trois conversations singulières, son regard sur les choses de l'expérience. Son intense acuité vient éclairer la vie intime et l'histoire. Ce que la vérité et la poésie peuvent oser de plus beau dans la solitude de l'écriture est proposé à l'Atelier.

• *Marguerite et le Président*, le mercredi et le vendredi à 19h, le dimanche à 15h.

• *Savannah Bay*, du mardi au samedi à 21h, dimanche à 19h.

• *Le square*, le mardi, le jeudi et le samedi à 19h30, le dimanche à 17h. ■

□ 1, place Charles Dullin, 01 46 06 49 24.



DF

À la Manufacture des Abbesses **Mécanique instable** de et mis en scène par Yann Reuzeau

• Du jeudi au samedi à 21h et le dimanche à 17h, Le 1^{er} février, représentation suivie d'un débat avec l'auteur et les comédiens, 7 rue Véron, 01 42 33 42 03.

© Christian Adnin



Ils sont six. Six personnages, six rouages de cette *Mécanique instable* qu'est une entreprise. Il y a d'abord Stéphane, le patron qui annonce un matin à ses employés consternés son intention de vendre « sa boîte ». Il y a aussi Violaine, la secrétaire, un peu DRH, un peu comptable, femme à tout faire pour faire marcher la société. Marie-Laure, la syndicaliste, autodidacte représentante des ouvriers. Alex, solitaire ingénieur, englués dans son projet de développement. Nicholas, chef du service commercial, sur le retour, à la vie familiale perturbée. Et Farida, la benjamine, diplômée, qui a ramé longtemps avant de décrocher ici son premier emploi. Alors, que vont-ils faire ? Se laisser racheter au risque de se faire licencier ? Racheter eux-mêmes ? Mais comment, sans argent ? Et puis, qui veut être patron ? Qui a envie de « s'emmerder » ? Qui va prendre les décisions ? Une Scop naît. Se développe et connaît le succès. Puis des revers. Les années passent. Au fil des événements, les personnalités se révèlent... Depuis quelques années, le théâtre contemporain s'intéresse au

monde opaque de l'entreprise. Yann Reuzeau, auteur remarqué de *Chute d'une nation* en 2011 et codirecteur de la Manufacture, s'est attaqué ici à l'univers des coopératives. Mais plus qu'à la structure, il s'attache ici à ses effets sur l'humain, sans angélisme. Et c'est tout l'intérêt de cette pièce, extrêmement riche et documentée, qui s'interroge sur l'ambition, le pouvoir et l'investissement dans le travail. Sans jamais tomber dans le travers de l'exposé, l'auteur nous

donne à voir comment « pour des employés d'une entreprise classique, cette transformation en coopérative est une vraie révolution du travail, mais aussi une révolution de pensée, et même une révolution politique ». Les personnages sont particulièrement crédibles, campés sans concession par une écriture précise, servie par des comédiens excellents. Un spectacle inattendu, drôle et vivant, qui donne matière à penser. À ne pas rater.

Anne Farago

Au Théâtre Ouvert **Nous qui sommes cent** de Jonas Hassen Khemiri, mise en scène d'Edouard Signolet

• Jusqu'au 14 février, le mardi à 19h, du mercredi au samedi à 20h, matinée le samedi à 16h, 4 bis, cité Véron.

Elles auraient pu être cent, elles sont trois, trois femmes et un accordéoniste qui interprète la bande son de leur vie. Trois femmes pour trois âges, de la jeunesse à la maturité. Trois « moi » qui cohabitent, se déchirent, se battent, s'aiment, se haïssent, comme les personnalités multiples qui habitent chacun de nous et qui donnent à voir nos contradictions, les mensonges que nous nous faisons à nous-mêmes et nos doutes. La jeune est exaltée, idéaliste, pleine d'allant, d'énergie et de rêves, l'adulte, assagie, conformiste, raisonnable malgré les

doutes, la plus âgée calme et résignée. Trois femmes pour une vie.

mort silencieuse, les trois comédiennes retracent cette vie et ses

© Christophe Raynaud Delage



déchirements avec beaucoup d'intensité et d'énergie, nous faisant passer, comme par magie, du rire aux larmes. Dans une mise en scène épurée, cette pièce au parler vrai d'un jeune auteur suédois parvient à être existentielle sans être ni pompeuse, ni plombante. Avec une question lancinante : et si c'était à refaire ? Quelle vie choisirions-nous ?

La seule qu'elles aient. De la naissance vagissante à la

Catherine Halpern

À l'Atalante **Crime et châtiment**

d'après Fiodor Dostoïevsky, adaptation et mise en scène de Benjamin Knobil

• Jusqu'au dimanche 9 février. *Le Lundi*, mercredi et vendredi à 20h30, le jeudi et samedi à 19h, et le dimanche à 17h. 10 place Charles-Dullin, 01 46 06 11 90.

Le roman de Dostoïevsky est extrêmement moderne, par le Lcadre (une société violente avec une limite floue entre le bien et le mal), par la psychologie (un meurtrier dont l'acte ne se justifie ni par sa pauvreté – il glande et sa famille et ses amis se démènent pour l'aider – ni par son aspiration à une condition humaine moins indigne, et il lui faut la compassion et l'amour d'une jeune prostituée pour l'amener à assumer son châtiment), et par l'intrigue policière (jeu du chat et de la souris entre l'étudiant Raskolnikov et le juge Porphyre).

Benjamin Knobil en fait une adaptation qui restitue ce caractère moderne. Le décor est gris et sobre, centré sur un ingénieux dispositif tournant qui permet de passer sans temps mort



DF

de la chambre de Raskolnikov à un bar miteux, du logement de l'usurière au commissariat de police, de la rue à l'appartement du juge, etc. Les cinq acteurs sont remarquables : l'un tient le rôle de Raskolnikov alors que les quatre autres en tiennent une quinzaine : un léger changement de tenue et surtout une composition parfaitement adaptée au rôle font qu'on a l'impression qu'ils sont bien plus que quatre. En particulier, le registre de l'étudiant va de la révolte au fantasme de surhomme et à la folie, celui du juge du comique à l'émotion.

Étonnant spectacle qui arrive à rendre l'univers du roman dans ce petit théâtre. ■

Au Théâtre des Béliers Parisiens **Le Mec de la tombe d'à côté**

de Katarina Mazetti, mise en scène de Panchika Velez.

Jusqu'au 25 février, du mercredi au samedi 21h30, le dimanche 15h, 14, bis rue Sainte-Isaure, 01 42 23 27 67.

Ils sont voisins de cimetière. Elle vient régulièrement se recueillir sur la tombe de son mari, trop tôt enlevé par un malencontreux accident de vélo. Il vient fleurir la tombe de sa mère, emportée par un cancer. Elle est bibliothécaire, ne pense que culture et ne mange que bio, il est agriculteur, élève ses vaches et n'imagine pas qu'on puisse lire « de son plein gré ». L'apparence du mec de la tombe d'à côté agace la jeune femme autant que la tombe avec sa stèle tapée à l'œil. Rien a priori ne rapproche ces deux là, et pourtant... Où et comment vivre une passion dévorante quand on n'a rigoureusement rien en commun ? Ce spectacle qui scrute l'évolution des émois amoureux est un ravissement.

Michel Cyprien

Au Ciné XIII, **Entrez et fermez la porte**, de Marie Billetdoux, avec la voix de Jacques Higelin

• Jusqu'au 30 mars, du mercredi au vendredi à 20 h, samedi et dimanche à 17 h.



Des filles attendent pour un casting dans le couloir. L'engagement n'aura lieu qu'après un échange inégal, sans face-à-face. Elles sont ados et n'ont que quelques minutes pour convaincre. Afin d'être enrôlée, chacune se prête au questionnement intrusif. D'elles, il veut tout voir et savoir : leurs jambes, leurs seins, leurs matières, leurs problèmes, leur vie familiale et amoureuse... Lui ne fait pas face, il parle dans l'ombre et se montre odieux. La sortie se fait parfois en un claquement de porte remplaçant des injures. Dans ce jeu caché, laquelle sera prise après avoir tout montré ? Le cynisme régnant ; les dessous, parfois bas, du spectacle qui se concocte.

De toute évidence, Marie Billetdoux a écrit et mis en scène celui-ci, sans procéder de la sorte pour choisir ses interprètes. Le courant est passé par une intelligence et une sensibilité partagées plutôt que par des manœuvres de dissimulation. Finalement, elle remonte au-delà des coulisses, dans les mécanismes pervers du recrutement et dans le désir vif chez les jeunes femmes d'obtenir le rôle, de se mettre à nu pour pouvoir

revêtir le costume ; évitant les clichés, elle campe des personnages distincts et met en valeur leur fraîcheur parfois décalée, leur aplomb et leur fragilité.

La voix explore leur intimité, teste leur malléabilité, leur degré de servitude volontaire avant de les faire chanter et bouger. Tel un satyre caché dans les combles, le recruteur est lubrique ou primesautier. Le cynisme ne l'étouffe pas, la voix tire les ficelles dans les cintres. Tout semble permis à qui a tout le pouvoir. Mais la posture cache une faille.

Les comédiennes contribuent à un fin réglage de la mise en scène, pas de décalage de ton ou de temps entre leur texte et la voix préenregistrée qui pose des pièges : « *Qu'est-ce que la galanterie ?* », venant de qui en manque totalement. « *S'il suffisait de souffrir pour être artiste !* »

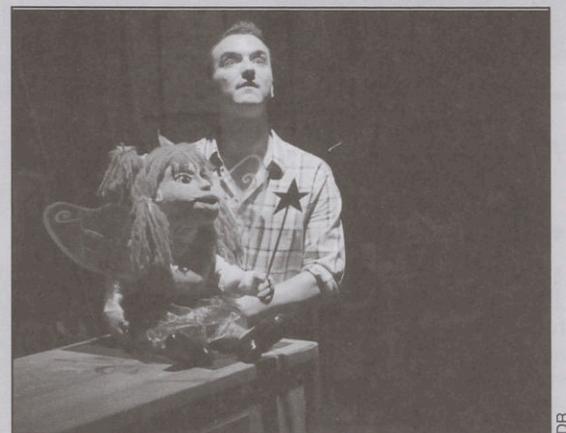
Le pire pour elles n'est pas dans ses mots mais dans ses silences, pesant comme un rejet. Lui péroré et se fait fier de prendre « *un être vivant comme matériau* », comme un manipulateur de ressources humaines. Graduellement, la fin se prépare dans l'émotion puis l'ironie...

Robert Sebbag

Au Théâtre des Béliers Parisiens **Magicien malgré lui**
Comédie familiale de et avec Sébastien Mossière

• À partir du 1^{er} février, le dimanche 11h, le mercredi et le samedi à 14h 30, et pendant les vacances scolaires du mardi au dimanche, 14 bis rue Sainte-Isaure, 01 42 62 35 00.

Ce jour-là, Sébastien-le-magicien qui se croit de repos et bricole dans son atelier où sèchent des caleçons pendus sur une corde qui se sectionne sur son passage et se retend illico, cherche (« *atchoum!* ») un médicament anti-allergie. Remède qui s'avère être un immense boudin-plastique qu'il va ingérer. Heureusement pour son estomac, cet exploit ne lui arrive que tous les deux ans. Le jeune public est hilare. Mais voici que,



d'un ballon gonflable, naît une colombe suivie de sa copine surnommée « Allergie ». Et, pendant qu'elles volettent, les enfants lancent « *lacets, tes lacets!* » au magicien distrait qui n'a pas lacé ses tenues, et affirme n'avoir pas le temps de s'occuper des enfants ! Car il vient de recevoir une lettre de la Haute Autorité des Magiciens le convoquant pour un test d'autodisparition, vu que son précédent confrère n'est jamais réapparu ! Et la spécialité de notre ami Sébastien, ce sont justement les disparitions, « *y compris enfants, parents qui les embêtent* », mais – malheureusement – pas les disparitions d'impôts ! De plus, il attend la livraison du matériel nécessaire à tester son autodisparition, l'affaire de quelques minutes qui permettent à Léonie (8 ans) ou Marius (6 ans) de le rejoindre sur scène pour s'essayer à quelques tours.

Tout à coup, la lumière vascille. Une luciole bleue s'écrase sur la vitre de l'atelier puis reprend son vol, poursuivie par ce grand dadaï de magicien qui n'en peut plus de lui courir après pour lui faire sa fête. Un cri s'élève soudain : « *Au secours! Je ne suis pas n'importe quelle bestiole sous votre pied. Je voudrais retrouver ma forme normale!* » Posant ses fesses de marionnette sur la

commode, la rousse Fée Paulette, qui a perdu sa baguette magique, compte sur le secours de Sébastien pour « *qu'un miracle s'accomplisse* » mais c'est raté ! Alors, elle se venge, le transformant, tout en exerçant sa voix et ses octaves, en drôle de Fée Clochette – tignasse brune frisée, et yeux comme des soucoupes volantes –. Puis lui demande quelques gouttes de rosée fraîche avant de repartir. Mais lui, ayant compris « *du rosé* » qu'il n'a pas, propose « *un Coca* », la priant de déguerpir illico ! Pour le punir, la Fée Paulette lui ravit son pouvoir de magicien, le donnant aux enfants présents. Juste à l'instant où il attend sa machine à disparaître, et où on le convoque pour prouver sa maîtrise de l'autodisparition ! Le magicien ne peut alors compter que sur le secours de son public, car « *un magicien sans pouvoirs, c'est comme une brosse à dents sans poils* ».

Cette comédie magique, propre à susciter des vocations parmi le public, rondement menée par son talentueux auteur, Sébastien Mossière, a amplement mérité le Prix du Meilleur spectacle magique de l'année 2013 et les acclamations d'un public très enthousiaste.

Jacqueline Gamblin

Pour les enfants

Au Funambule.

SHAKE Speare

de William Shakespeare, par la Compagnie du Mouton Noir. En février, le dimanche à 16 h, le lundi à 21 h 30 ; en mars et avril, du mercredi au samedi à 21 h 30, 53, rue des Saules, 01 42 23 88 83.

SHAKE Speare, une idée folle, créer une nouvelle pièce à partir des pièces de Shakespeare. C'est l'occasion rêvée pour que Hamlet et Iago inventent des alliances et des trahisons inédites, pour que Roméo soit propulsé dans les bras de Cléopâtre pendant que César se prend pour Richard III.

Rire sur les plus belles répliques, voyager d'une œuvre à l'autre jusqu'à recréer un nouveau fil et remettre à l'épreuve ces héros tragiques... tous se réincarnent pour jouer dans une comédie aux allures de puzzle shakespearien !

M. C.

À l'Atelier-Théâtre de Montmartre
7, rue Coustou, 01 46 06 53 20.

Les Voyages de Gulliver

Jusqu'au 30 mars
Adaptation du roman de J. Swift, spectacle (dès l'âge de 6 ans) mêlant théâtre, théâtre d'ombres et marionnettes géantes.

Au Funambule,
53, rue des Saules, 01 42 23 88 83.

Barbe Noire le pirate et la légende de l'Île d'or

Jusqu'au 12 mars
Rocambolesque traversée de l'univers des pirates.

Meli Melo

Jusqu'au 30 mars
Mélange de marionnettes, musiques et objets isolés dans un tourbillon d'histoires et de chansons.

Nounourserie(s)

Jusqu'au 29 mars
Spectacle de marionnettes doux comme une peluche (de 2 à 6 ans). Existe aussi en version crèches. Le mercredi et samedi et pendant les vacances de février, le lundi, mercredi, vendredi et samedi.

La Batterie à voyager dans le temps

Jusqu'au 2 avril
Un tambour magique, une batterie révolutionnaire et un musicien pris en flagrant délit de voyager dans le temps...

À La Reine Blanche,
2 bis, passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

Les Aventures de la Princesse Aurore

Jusqu'au 29 mars
Spectacle interactif, humour et magie pour petits et grands. Dans un petit

village, la sorcière dérobe le collier de la princesse Aurore. Mais le gendarme local et, surtout, Kevin le magicien, vont se porter à son secours.

Au Théâtre Pixel,
18, rue Championnet, 01 43 54 00 92.

La pâte à crêpes

Jusqu'au 12 février
Comment transmettre aux enfants le goût de la danse, de la gourmandise et de la fantaisie au quotidien.

T'as ti toute ta tête ?

du 19 février au 9 avril
Solo clownesque de et avec Sandrine Rouault : Amanda, qui perd la tête depuis toujours, perd son chemin. Qu'est-ce qu'elle fait déjà ? Rires et sourires garantis.

J. Ga.

Soirée poétique et musicale à la galerie Art aujourd'hui

Les Parvis poétiques – Marc Delouze présentent : Salut à Georges-Emmanuel Clancier. Lecture-rencontre en l'honneur du poète qui aura 100 ans cette année et dont la présence est annoncée, sous réserve. « *Veilleur éveillé, il*

nous réapprend à vivre et à résister. »

Les textes seront lus par les poètes : Dominique Cagnard, Jean-Noël Cuénod et Christian Noorbergen. Musique : Maxime Perrin. En collaboration avec la librairie

Vendredi, 67 rue des Martyrs (9e). Réservation recommandée.

□ Dimanche 2 février à 17 h, galerie Art aujourd'hui, 8 rue Alfred Stevens (9e) Contact : 01 42 54 48 70 parvis@free.fr



Georges-Emmanuel Clancier en 1987.

Fondation Kadist Arseniy Zhilyaev, MIR New paths to the objects

• Jusqu'au 30 mars, 19 bis-21 rue des Trois-Frères.

Poursuivant ses réflexions sur le musée, à la fois lieu de diffusion des savoirs au plus grand nombre mais également expression d'une politique officielle, Arseniy Zhilyaev fonde un musée anti-utopique de l'histoire contemporaine russe.

Le titre joue sur tous les sens du mot « mir », qui en Russe signifie à la fois « paix » et « monde », et serait l'acronyme de « Musée d'Histoire Russe ».

Conçu comme une fiction « négative », le musée MIR est une vision de la Russie dans un avenir proche. De manière dialectique, l'artiste établit un parallèle entre la situation politique russe et le champ de l'art contemporain.

Dans ce musée fictif, Vladimir Poutine représente la figure iconique de l'artiste-performeur ; il propose d'échapper à l'obsession du monde de l'art contemporain qui veut constamment produire du changement.

Ainsi, une salle est consacrée aux « œuvres » du président russe : une de ses toiles qui évoque certains essais d'enfants d'école maternelle, son baiser à l'énorme poisson qu'il vient de pêcher « *qui redéfinit les limites de l'humain et du non-humain* » ! Ou encore cette image, largement diffusée, de son vol en ULM pour mettre



À gauche : reproduction d'une œuvre de Vladimir Poutine.

Ci-dessus : bout de météorite tombé dans le lac de Tcheliabinsk.

dans le droit chemin des oiseaux migrateurs, « *au péril de sa vie* » ! Pour Arseniy Zhilyaev comme pour nous, la différence entre un artiste de la performance résidant au Kremlin et ceux condamnés à passer plusieurs années dans les camps de travail russes, notamment à la suite de la grande manifestation du 6 mai 2012, est assez évidente !

L'artiste relate avec ironie la chute d'une météorite dans le lac de Tcheliabinsk, en février 2013. Ce « *corps sacré de l'Ange* » aurait des pouvoirs magiques invoqués par un « archiprêtre » leader d'une secte d'une cinquantaine d'adeptes !

Quelle superbe dérision dans la

vitrine consacrée aux « cadeaux » offerts à Sacha Grey, ancienne actrice porno, reconvertie en DJ : une petite jupe rouge, une assiette de porcelaine à son effigie, un modèle réduit de la célèbre Lada, chère à Poutine ! Au cours d'un périple entre Vladivostok et Moscou dans cette voiture mythique, elle a été acclamée par ses très nombreux fans, ce qui lui vaut le titre de « Commissaire nationale à la culture » décerné par Arseniy Zhilyaev...

Par le recours à la parafiction et aux référents artistiques et politiques dans l'exposition, l'artiste questionne les limites de la liberté individuelle face à la puissance de l'institution. **Annie Katz**

Galerie Jeune création

Cabinet psychophonétique

Du 31 janvier au 8 mars, 24 rue Berthe.

Consacré aux caractéristiques plastiques des sons et plus particulièrement des sons du langage, le Cabinet psychophonétique propose de réinvestir les théories antiques de la musique des sphères célestes par de petites sculptures et compositions musicales. Sous la forme d'un cabinet de curiosités, différents modules donnent corps aux qualités sensorielles du langage. Il tente de faire apparaître la forme, le volume, la couleur, la luminosité, l'angularité, l'odeur, le poids ou le sexe des phonèmes de nos phrases.

□ Visite commentée le 8 mars par les commissaires de l'exposition dans le cadre du parcours Nord. Inscription gratuite

Appel à candidatures 2014 pour l'Exposition internationale d'art contemporain

L'exposition Jeune création 2014 se déroulera au Centre quatre-Paris à l'automne 2014. Jeune création présente chaque année à Paris les œuvres d'une soixantaine de jeunes artistes contemporains (moins de 45 ans). Chaque exposant bénéficie d'un accrochage étudié, de la communication autour de la manifestation, des services d'un bureau de vente et du suivi des contacts avec les personnes intéressées par son travail. Un catalogue édité par Jeune création présente tous les exposants. Plusieurs prix seront décernés lors du vernissage, par un jury de professionnels (artistes, galeristes, institutionnels et critiques d'art).

□ Inscriptions en ligne, via le formulaire sur le site : www.jeunecreation.org. Rens. : candidaturesjc2014@gmail.com

Paris Macadam

Grands formats de Jean-Luc Debève

Jusqu'au 14 février, 22 rue de la Goutte d'Or.



Des tableaux photographiques qui mêlent le fusain, l'aquarelle et le support lui-même à l'image. Portraits et paysages exploitent la pliure, la déchirure, la rugosité ou les taches qui sculptent la lumière. Les papiers choisis, artisanaux et organiques, offrent de nombreuses variétés de grain, d'épaisseur et de textures. Inspiré par ses voyages, notamment en Birmanie, Jean-Luc Debève crée ainsi un univers très personnel. ■

Hôpital Bretonneau

Nicolas Reveillard

Perceptions musicales

Jusqu'au 21 mars, 23 rue Joseph de Maistre.

Vingt ans d'œuvres de cet artiste drômois qui révèlent la difficile volonté de faire perdurer l'esprit poétique et musical de la peinture.

A. K.

Galerie 3F Deux artistes normands

• 58 rue des Trois Frères, 06 63 22 48 68.



Une œuvre de Christian Leroy.

Hélène Chevalier

Du 4 au 9 février, tous les jours de 14h à 19h.

Graphiste de formation, Hélène Chevalier trouve son inspiration dans le bocage normand. Entre abstraction et figuration, sa peinture, nourrie d'émotions et de

variations tonales au fil de ses promenades, donne vie à des cellules ou des lignes au parcours aléatoire.

Ses aquarelles, paysages, plages, animaux, bateaux sont une ballade amoureuse à travers les portraits gracieux de sa campagne riche en couleurs, formes et lumières. Elle a le talent de nous trimballer au rythme de ses envies et il est agréable de l'accompagner.

Christian Leroy.

Du 17 au 23 février, tous les jours de 14h à 19h.

Designer de formation, membre de l'Académie des arts et sciences de la mer, Christian Leroy a toujours travaillé autour de l'objet en idéalisant les pro-

cess industriels. Mais après plus de vingt ans au service des entreprises, Christian a ressenti le besoin de montrer une autre réalité, illustrer l'ambivalence entre l'apparente invulnérabilité des matières et leur véritable fragilité face au temps et aux éléments naturels.

Arpentant les ports, il identifie les zones sensibles, fasciné par les états dégradés ou par les détails faussement décoratifs. Peignant avec un style figuratif, poussé quelquefois vers l'hyperréalisme, il aime prolonger cette idée d'illusion permanente. L'objet reconnaissable rassure, de prime abord seulement, car en y regardant de près on distingue peu à peu les dégoûlures, les traces d'éponge, les éclaboussures.

Michel Cyprien

Sécurité et tranquillité

« À la lecture de votre article du conseil de quartier Montmartre du 11 décembre 2013, j'ai constaté certaines affirmations non pertinentes, avec une conclusion un peu surprenante.

En particulier, il semble important de rappeler que le thème du conseil de quartier était « tranquillité et sécurité dans le quartier ». Or, vous indiquez que certains sujets abordés étaient « hors sujet », notamment les nombreux problèmes rencontrés avec les bars et le stationnement deux-roues sauvages dans le quartier Clignancourt - Ramey - Muller.

Ces sujets, sur lesquels je me suis exprimé en tant que riverain et en tant que membre d'Action Barbès, concernent totalement le sujet de la tranquillité dans le quartier. Ils étaient ainsi totalement dans le thème du conseil de quartier.

Par ailleurs, de nombreux dysfonctionnements existent dans le quartier Clignancourt - Ramey - Muller, peu pris en compte par la mairie du 18e. En effet, ce quartier est séparé entre celui de Goutte d'Or - Château rouge et celui de Montmartre (la rue de Clignancourt fait la limite). Cette situation est peu favorable pour le quartier car cela ne permet de prendre en compte sa singularité par rapport à deux quartiers ayant des identités fortes et faisant l'objet d'une attention soutenue. Il suffit de regarder l'aménagement du quartier Clignancourt - Ramey peu qualitatif et d'une efficacité faible.

De nombreuses associations essaient de faire bouger les choses, malheureu-

sement sans action notable de la mairie. Il serait intéressant que le 18e du mois se fasse écho de ces actions »

Julien Givord

La presse en ligne dans le 18e

« Un lecteur commun au 18e du mois et à Dixhuitinfo.com nous informe que vous avez publié, dans vos éditions d'octobre et novembre 2013, un dossier consacré à l'histoire de la presse dans le 18e arrondissement de Paris.

L'article est intéressant et documenté. Mais il comporte un oubli : dans sa seconde partie, la presse dans le 18e jusqu'à nos jours, il n'est pas fait mention de Dixhuitinfo.com, journal en ligne consacré à l'information du 18e arrondissement depuis déjà cinq ans.

Avec 30 000 visites uniques et 150 000 pages vues tous les mois, Dixhuitinfo est devenu un journal majeur dans l'arrondissement. C'est d'ailleurs la seule publication locale à posséder un numéro de Commission paritaire au titre de l'information politique et générale.

Nous ne doutons pas que vous souhaitez compléter votre dossier en portant ces informations à la connaissance de vos lecteurs dans la prochaine édition du 18e du Mois. »

Philippe Bordier, rédacteur en chef, Dixhuitinfo.com

Réponse de la rédaction : Le 18e du mois, qui possède également un numéro de commission paritaire et ce depuis presque 20 ans, est très heureux de saluer ce confrère.

La presse communiste dans le 18e

« J'ai lu avec intérêt votre article sur la presse du 18e (numéro de décembre 2013). Je voudrais vous signaler qu'il y eut aussi des journaux édités par le parti communiste. Tout d'abord, Le Travailleur du 18e qui se trouve à la BNF. Il n'y a eu que deux années 1934 et 1935.

Il dut y avoir aussi un autre journal non conservé, *La Tribune du 18e*, car la BNF possède un numéro clandestin d'octobre 1940 (n° 1 nouvelle série) ainsi intitulé.

Il y a aussi les numéros clandestins de janvier, février, mars 1941, simples feuilles ronéotées, ramassées par la police.

La tribune du 18e reparait le 1er avril 1945. Il subsiste 223 numéros, le dernier conservé à la BNF est celui du 19 janvier 1951.

Le Parti communiste publie à partir de novembre 1961 *La Commune du 18e*. Jusqu'en 1970, ce journal renseigne bien sur le 18e. Le dernier numéro date de juin 1990, après, il est très irrégulier et insuffisant.

Ces journaux sont pour l'essentiel numérisés, on peut les trouver sur Gallica. D'autres petits journaux politiques (SFIO et droite) sont évoqués dans ceux que je viens de citer. »

Jocelyne George

RECTIFICATIF

Notre ami Jacky Libaud de Balades aux Jardins nous a signalé une erreur historique dans l'article « Ça bouge du côté Marcadet-Mont-Cenis ». La tourelle grise du château des Lys n'a bien sûr pu abriter les amours adultères d'Henri IV et de Diane de Poitiers. Mais celles du « bon roi » avec la presque reine, Gabrielle d'Estrées. Que certains habitants du 18e et de Navarre connaissent sous le nom de la belle Gabrielle.



Si ! Faut pousser

Ici même, dans cette petite colonne, qui n'a l'air de rien, mais qui en dit beaucoup sur l'air du temps qui passe, Marie-Pierre Larrivé a écrit ses dernières lignes, sous ses seules modestes initiales, M.-P. L. (Le 18e du Mois, n° 212, daté de janvier 2014, page 22). Sous ce titre « Faut pas pousser », qui lui ressemblait bien, elle dénonçait, en dix-sept lignes, la connerie humaine, celle, du moins, d'un con qui ne supportait pas de voir une jeune femme tenter de monter, dans le bus 31, une poussette avec son bébé dedans. Et elle en tirait cette moralité : « Mesdames, ne faites pas de bébés ou alors attendez qu'ils aient 95 ans... » Marie-Pierre n'a pas eu la patience d'atteindre 95 ans. Mais de grèves lycéennes, longtemps couvertes pour le compte de l'Agence France Presse, en passant par le Larzac, où, avait-elle dit, elle avait été abritée, un soir, dans les années 1970, sous la tente de Noël Monier, cet autre disparu du 18e, elle nous a laissé un bébé, en forme de testament : « Ne cessez pas de traquer les cons ! La tâche est immense... »

J.-L. S.

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

REPROGRAPHIE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie - reprographie

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

PETITES ANNONCES

■ **Cours de Tai Chi Chuan.** Professeur diplômée de la Fédération de Hong-Kong. Mardi : 12 h à 13 h et de 18 h 20 à 19 h 20. Jeudi : de 8 h 30 à 9 h 30 cours en petit groupe (5 pers. maximum). Rue Championnet 01 42 51 75 59 - 06 75 31 60 67

■ **La Gymnastique volontaire** vous attend 6 rue Esclalongon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnée conviviale. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél : 01 46 27 58 34.

■ **Les Enfants de la Goutte d'Or** cherchent bénévoles, étudiants, oisifs, retraités, pour **accompagnement à la**

scolarité. Horaires : CP à CM1 lundi, mardi, jeudi, vendredi de 16 à 18 h. CM2 et secondaire : du lundi au jeudi de 18 h 30 à 20 h. contact@egdo.fr ou 01 42 52 69 48.

TARIF DES PETITES ANNONCES :
• Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes.
(Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.)
• Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes.
• Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

Tous les enfants ont droit à la même chance



Entraide Scolaire Amicale

Aidez 1 enfant, 1 fois par semaine à son domicile

01 42 23 06 91

Association reconnue d'utilité publique
www.entraidescolaireamicale.org

Didier Lambert peint depuis 45 ans, avec des pigments naturels, des toiles grands formats qu'il exposera en mai à Los Angeles.

Didier Lambert: le ciel pour horizon

Le peintre Didier Lambert est « l'un des derniers artistes à occuper, depuis quarante-cinq ans, un atelier authentique, époque 1900 » de la Villa des Arts, là où vécurent Toulouse Lautrec, Cézanne, Renoir et, plus récemment, le cybernéticien Nicolas Schoeffler. Aujourd'hui, l'artiste de 68 ans, cheveux poivre et sel et sourcils en bataille accentuant son air préoccupé, cherche en vain le calme favorable à la création. Le bruit des travaux environnants le tourmentent. Cependant, la magie s'opère une fois franchie la cour intérieure en chantier, où on regrette de ne pas pouvoir admirer la déesse des Arts ornant l'escalier, protégée des travaux par des bâches. L'artiste se détend dans son atelier logement où la mezzanine d'origine, en bois, a été reconstituée à l'identique. Sur le mur de face, une œuvre figurative très grand format envahit l'espace. Le peintre laisse le visiteur surpris libre d'interpréter en fonction de son imagination et de ses émotions. Mer ou océan ? Les vagues ondulantes, presque palpables, déclinant la gamme des bleus. Du blanc de l'écume au vert des algues, les volumes sont si justement structurés qu'on croit y suivre le mouvement de l'eau jusqu'aux traces rougeoyantes de soleil couchant, dans le lointain.

D'une série de petits formats posés près d'un chevalet de bois, Didier Lambert exhume une toile récente (vagues sombres, ciel tourmenté, ponctué d'une minuscule touche d'or) tandis que nous prenons place près du vieux poêle Godin qu'il alimente, l'hiver, « au bois de récup ». Cette œuvre tourmentée symbolise le trouble généré par le bruit des travaux. Des dizaines de peintures reposent dans leurs cadres, face appuyée aux murs de l'atelier où broc à eau et cuvette en étain, vieux réveil, poste de radio, lampe-tempête, balais de coco témoignent d'une carrière féconde, emplies de souvenirs nostalgiques. Le regard s'attarde sur un bouquet de longs pinceaux chinois, voisinant les peintures en pots – les préférées de l'artiste – et en tube.

Sable, cendre, terre de Sienne

Des bocal colorés sont posés en farandole sur des étagères. Dedans, des pigments naturels purs, poudres d'argile et de roches, terre de Sienne, sable, cendres, brou de noix « comme à l'époque de Delacroix, Rubens », collectés par Didier Lambert au cours de ses voyages d'études, travaux et expositions, aux États-Unis, en Afrique, en Corée du sud et « dans les quartiers du 18e », à commencer par le cimetière nord voisin où l'artiste « lit l'œuvre du temps » parmi les tombes envahies par la rouille. Il revendique sa qualité de Montmartrois depuis des décennies, venu, tout jeune étudiant, de Chartres à l'École des beaux arts à Paris.

Artiste « autodidacte » il a, en réalité, très peu usé ses pantalons sur les bancs de l'école, et beau-



© Tessa Chéry

coup fréquenté les ateliers d'artistes montmartrois, les musées, et les musiciens de jazz américains de Saint-Germain-des-Prés. Nostalgique, il souligne, entre autres « belles rencontres », l'amitié qui le liait à Mezz Mezrow, rencontré un soir où il portait une cravate à l'effigie du célè-

L'ami Jean Marais « avec son chapeau à larges bords » frappait discrètement à la porte de l'atelier.

bre clarinettiste (photo à l'appui) dans un restaurant vietnamien près de la Place Clichy. « Mezz habitait aux Batignolles, louant une chambre de bonne, un bazar incroyable », et venait à l'atelier, parfois, le surprendre aux aurores.

Aujourd'hui devenu selon lui « un peu casanier », c'est souvent dans la solitude de son atelier en duplex que Didier Lambert trouve l'inspiration, derrière des vitres aux trois quarts dissimulées aux regards côté rue Ganneron, d'où on ne voit que le ciel au-dessus des arbres du

cimetière. Surtout les jours d'orage où, en levant la tête, « on croit être au bord de la mer » comme dans le Cotentin qu'il affectionne. C'est de ce côté que l'ami Jean Marais, « coiffé de son chapeau à larges bords », frappait discrètement à la porte. « Même si, dans cet atelier, sont venus « plein de grands artistes, français et étrangers », le peintre se veut modeste à propos des ces « belles rencontres ». La frime, connaît pas. Et pourtant, ici, bien calé dans un fauteuil au fond de l'atelier, Achille Zavatta, clown légendaire, aimait lui rendre visite, le duo plaisantant longuement en fumant le cigare. Il se souvient avoir aussi hébergé, à plusieurs reprises, Hagop Arshanian, peintre français d'origine arménienne, et reçu d'illustres peintres italiens.

En écoutant Glenn Gould

Près de l'authentique presse du XVIIIe siècle qui semble monter la garde près de la porte extérieure, Didier Lambert montre une ravissante ébauche de nu féminin gravée sur cuivre, dont il est l'auteur, témoignage de ses travaux « chez Lacourrière et Frelaut, dans les années 1980 ». Rue Foyatier, dans ce célèbre atelier montmartrois d'impressions et gravures où travaillèrent Picasso, Bernard Buffet et autres peintres de renommée mondiale, il s'est lié d'amitié avec Zao Wou Ki, le peintre chinois naturalisé français. Passé de la peinture figurative à l'abstrait « après un long cheminement », ce créatif peint toujours « sur impulsion, d'un jet », attentif aux éléments naturels dont il tire inspiration

d'un geste spontané, en écoutant du piano, avec une nette préférence pour celui d'Hélène Grimaud ou du Canadien Glenn Gould.

En dépit de « la difficulté actuelle de vivre de son art », l'artiste « adore travailler les grands formats, à plat ou sur tréteaux » (4m x 2, 5m x 3). En 2014, il exposera à Montbazou, charmante ville de Touraine tournée vers l'Art. Et la perspective d'exposer dans des lieux culturels ou des maisons de retraite, où les enfants viennent en visite accompagnés de leurs professeurs, le réjouit (voir *Le 18e du mois*, Expo Bretonneau, juin-septembre 2012). « Je ne fais pas une exposition neutre. C'est intéressant au plan pédagogique car j'expose les pigments en vitrine, j'apporte des pinceaux, je leur explique comment utiliser toutes sortes de peintures, les termes techniques aussi. » Mais son plus grand projet demeure l'exposition, prévue en mai 2014, de cinquante de ses œuvres grand format dans une prestigieuse galerie de Los Angeles où vit son fils, cinéaste.

Jacqueline Gamblin

□ Villa des arts, 15 rue Hégésippe Moreau.